

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
								✓			



Publié pour le Département de l'Agriculture de la Province de Québec, par Eusèbe Sénécal & Fils, Montréal.

Vol. VIII. No 1.

MONTREAL, JANVIER 1885.

{ Un an \$1.00
payable d'avance

TABLE DES MATIÈRES.

Revue de l'année 1884.....	1
Nos écoles d'agriculture.....	4
Nos gravures.....	8
Notes de voyage.....	8
L'exportation du bétail.....	11
Gaspillage des fumiers.....	11
Notre industrie agricole.....	12
Apiculture.....	14
Métier pour tisser les paillassons.....	15
Correspondance—Diverses questions.....	15
Traité sur l'élevage.....	16
Séchage du tabac.....	16
Echo des cercles.....	16

REVUE DE L'ANNÉE 1884.

L'année mil huit cent quatre-vingt-quatre vient de disparaître comme une imperceptible goutte d'eau dans l'océan de l'humanité. Au moyen du puissant microscope du présent, nous avons vu se mouvoir tout un monde dans cette goutte d'eau, puis elle est disparue, absorbée par le grand courant du temps qui nous entraîne tous. Elle nous était apparue comme une perle éblouissante irisée des feux du soleil de l'espérance. À peine nos mains tendues l'ont-elles saisie qu'elle s'est évanouie comme une goutte de rosée. Pour plusieurs cette goutte d'eau n'a été qu'une larme versée sur une illusion perdue, sur une chimère vainement poursuivie, sur une tombe dernier asile d'un être aimé. Et, maintenant, il ne reste plus rien de cette année écoulée, plus rien qu'un souvenir qu'il faut se hâter de consigner sur le papier, si l'on ne veut qu'il n'ait lui-même le sort de l'année expirée et qu'il n'aille s'engloutir au fleuve de l'oubli.

Depuis cinq ans, amis lecteurs, je viens refaire avec vous au commencement de chaque année nouvelle, le chemin parcouru pendant la dernière année écoulée, et écrire une revue de ce que nous avons rencontré de plus remarquable sur notre route. Ces excursions que nous avons ainsi faites, dans le domaine des années passées, ont été des excursions purement agricoles, c'est-à-dire que nous n'avons pris note en passant que des choses qui regardent notre noble profession, l'agriculture. Nous allons encore faire ensemble cette pérégrination, cette année, en classant nos observations de manière à

les retrouver facilement lorsque, plus tard, nous voudrons les consulter.

AGRICULTURE EN GÉNÉRAL.—Au point de vue général, nous n'avons que deux faits importants à signaler en rapport avec l'agriculture. Après bien des discussions au comité d'agriculture, pendant la dernière session du parlement local, sur les moyens à prendre pour faire faire à l'agriculture plus de progrès qu'elle n'en a fait jusqu'à présent, le gouvernement a ordonné une inspection générale des sociétés d'agriculture. Cette inspection maintenant faite, avait pour but de constater comment fonctionnent ces sociétés, et quelle est leur influence sur l'agriculture dans les régions où se distribue l'argent que le gouvernement leur accorde comme octroi. Elle doit aussi servir à constater quels progrès fait l'industrie laitière dans la province, quels sont les meilleurs moyens de promouvoir les intérêts de cette industrie ? Le rapport de cette inspection est maintenant entre les mains du gouvernement et l'on a tout lieu d'espérer que l'année qui commence va fournir à nos législateurs l'occasion de favoriser les intérêts des cultivateurs de notre province.

Le second fait à constater est celui de la dernière exposition provinciale qui a eu lieu à Montréal au mois de septembre. Je regrette d'avoir à rappeler que cette exposition a désappointé tout le monde, à commencer par ses organisateurs. Sans entrer dans la discussion des causes qui ont fait de cette exposition, pour ainsi dire un coup manqué, je dois dire que l'étude de ces causes offre à nos législateurs et à notre gouvernement une occasion d'étudier en même temps les moyens à prendre pour faire de nos expositions provinciales ce qu'elles devraient être, c'est-à-dire, l'un des plus puissants moteurs du développement agricole dans la province. Deux points sont surtout à considérer dans cette question, savoir : d'abord, s'il est opportun d'avoir ces expositions annuellement, et ensuite, s'il est bien de toujours les avoir à Montréal, au point de vue des intérêts de la partie est de la province de Québec, qui s'étend de Trois-Rivières au golfe.

Avant de passer à un autre sujet, disons que l'agriculture, quant à ce qui concerne ses produits a été florissante, cette année, dans notre province. La récolte a été, on peut le dire, excellente et au-dessus de la moyenne, comme ensemble. Il

est vrai que le prix de ces produits est bas, mais la quantité compense la moindre valeur, et puis si les ventes des cultivateurs se font à bas prix, leurs achats se font dans les mêmes conditions. En somme, la situation actuelle de nos cultivateurs est excellente, et nous n'avons qu'à nous féliciter de ce que la Providence a daigné faire pour nous dans le cours de l'an dernier.

INDUSTRIE LAITIÈRE.—En parlant, plus haut, de l'agriculture en général, j'ai mentionné le fait que le gouvernement, en faisant faire une inspection générale des sociétés d'agriculture, a voulu aussi se rendre compte du progrès de l'industrie laitière.

Nous pouvons dire que cette industrie est véritablement dans la voie d'un progrès constant. Il est admis généralement qu'elle est le plus puissant moyen de régénération de notre agriculture, et tous se donnent la main pour la faire progresser.

La société d'industrie laitière de la province contribue puissamment au développement de cette industrie. Elle a ouvert, pour 1884, un concours pour provoquer l'amélioration de la vache canadienne que l'on commence à reconnaître comme la vache la plus recommandable pour la laiterie. Dans ce premier concours, une vache canadienne a été primée pour avoir donné tout près de douze livres de beurre dans sept jours. Il n'y a pas de doute que, si l'on avait été plus renseigné sur ce concours, il y aurait eu plusieurs concurrentes. Le même concours est ouvert cette année, et espérons que nous verrons nos cultivateurs entrer en lice en grand nombre et venir prouver l'excellence de notre bonne vache canadienne.

La même société a tenu sa convention annuelle à St-Hyacinthe, les 12 et 13 novembre dernier. Cette convention a été un succès sur tous les rapports. Deux cents membres y assistaient et des conférences des plus pratiques y ont été données sur des sujets pleins d'actualité. Entre autres conclusions auxquelles est arrivée la convention, elle a reconnu que le meilleur moyen de promouvoir les intérêts de l'industrie laitière, est la création de cercles agricoles dans les paroisses et la nomination de conférenciers pour lecturer devant ces cercles.

À cette même convention, on a dénoncé trois grands obstacles qui empêchent le progrès de l'industrie laitière d'être aussi grand qu'il le devrait l'être. Ces obstacles que je ne ferai que nommer ici, sont : 1o. Le manque de capacité d'un trop grand nombre de fabricants ; 2o. La falsification des rapports d'opération de certaines fabriques, qui prétendent obtenir un profit beaucoup plus grand que celui qu'il est réellement possible d'obtenir, et qui provoquent des exigences de la part des patrons des fabriques voisines qui semblent moins bien partagés ; 3o. La compétition, qui fait que là où une fabrique réussit, il vient s'établir un concurrent trop ambitieux qui amène infailliblement la chute des deux établissements.

Un nouveau journal, destiné à aider au progrès de l'industrie laitière, a vu le jour en 1884. Il est édité par M. W. H. Lynch, de Danville, et a pour titre " *The Canadian Dairymen and Farmer* ". Que le succès couronne l'entreprise de notre confrère ! c'est le souhait que nous formulons pour lui au commencement de la nouvelle année.

HORTICULTURE.—Comme pour l'agriculture en général, l'année 1884 a été favorable à l'horticulture, surtout à l'une de ses branches, l'arboriculture fruitière. La récolte de pommes et de plusieurs autres fruits a été considérable et d'excellente qualité ! Notre infatigable horticulteur canadien, M. Chs. Gibb, a encore publié, en 1884, des notes précieuses sur les chances d'acclimatation dans notre province de certains fruits russes.

J'ai ici un regret à exprimer. Il est malheureux que nous n'ayons pas assez d'esprit d'initiative pour profiter des occa-

sions qui se présentent fréquemment à nous de faire valoir nos ressources à l'étranger. Une de ces occasions s'est présentée pour nous, au point de vue horticole, l'an dernier, sans que nous en ayons profité. L'Association pomologique de l'Ouest, France, a tenu du 3 au 12 d'octobre, à Rouen, un concours pomologique dont plusieurs classes étaient ouvertes au monde entier. Nous avons donné dans le journal cette partie du programme du concours qui nous aurait permis d'y prendre part. Nous avons beaucoup de beaux et bons fruits, qui font l'admiration et les délices des étrangers qui nous visitent. Nous avons un intérêt direct, au point de vue de l'exportation, à faire connaître ces fruits à l'étranger, et cependant nous négligeons les occasions de nous mettre en évidence, et de profiter des avantages qui découlent des concours étrangers qui nous sont ouverts.

CERCLES AGRICOLES.—Pour les cercles agricoles, l'année 1884 a été mauvaise et bonne. Elle a été mauvaise en ce sens que les anciens cercles qui se sont soutenus jusqu'ici grâce au zèle de leurs fondateurs, secondé par l'aide que leur apportaient les conférenciers qui venaient les entretenir de temps à autre, ont vu leur manquer presque complètement les conférences. Or, tout le monde admet que les conférences sont nécessaires aux cercles autant que la nourriture est nécessaire au corps. Aussi tous les cercles et tous ceux qui reconnaissent que les cercles sont appelés à sortir l'agriculture de l'ornière dans laquelle elle se trouve, s'entendent ils pour demander à grands cris au gouvernement, la nomination de conférenciers officiels, chargés de donner périodiquement des conférences devant les cercles. Espérons que cette demande sera exaucée, durant la présente année, et que les cercles qui ont vu leur existence menacée, faute de conférenciers, reprendront vigueur et continueront comme par le passé, à concourir au progrès général de l'agriculture.

D'ailleurs, l'idée qui préside à la formation des cercles fait son chemin. J'ai mentionné plus haut le fait que la société d'industrie laitière a proclamé bien haut, lors de sa dernière convention, leur utilité pour aider au développement de l'industrie laitière. D'un autre côté, dans certains comtés où les sociétés d'agriculture ne produisent aucun bon résultat, l'on a compris que ce que les sociétés sont incapables de faire peut être fait par les cercles, et sous l'impulsion de cette idée, sept ou huit nouveaux cercles ont vu le jour en 1884. Puisse l'élan se continuer et faire naître un grand nombre de ces associations patriotiques.

Je n'insisterai pas plus longtemps sur le sujet des cercles. Ceux qui veulent connaître leur programme et le bien qu'ils sont susceptibles de produire là où ils sont établis, n'ont qu'à lire la belle conférence donnée devant la convention d'industrie laitière, en novembre dernier, par le révérend monsieur Th. Montminy, curé de St-Agapit de Beauvillage. Son travail est un résumé complet des avantages que présente pour nos cultivateurs l'esprit d'association bien dirigé et surtout bien secondé par ceux qui peuvent et doivent le faire.

COLONISATION.—L'œuvre de la colonisation n'a pas été négligée pendant l'année 1884. Le Saguenay voit tous les ans une nuée de colons s'établir sur ses terrains fertiles. Il ne manque plus à la région du lac St-Jean, que l'achèvement de sa voie ferrée, pour qu'elle devienne le grenier de notre province.

Une autre région dont on parle peu et qui fait dans le silence d'un travail ardu des progrès merveilleux, c'est cette partie des comtés de Beauce, de Compton et de Sherbrooke qui avoisine la frontière. Dans le comté de Beauce spécialement, un prêtre zélé réédite là, l'œuvre des Hébert, des Labelle et des autres grands colonisateurs qui ont contribué à l'ouverture de tous nos grands centres de colonisation. Je veux parler du révérend Monsieur Garon, curé de St-Sébastien d'Amherst, qui, il y a sept ans, était placé à la tête d'une

pauvre petite paroisse maintenant la mère d'une autre paroisse organisée, St-Samuel de Gayhurst, d'une nouvelle paroisse dont la place d'église est marquée, St-Ludger, et enfin d'un canton déjà occupé par plusieurs colons.

Dans une autre direction, celle du Lac Témiscamingue, un colonisateur vaillant, un prêtre encore, un père oblat celui-là, le révérend père Paradis, a provoqué par ses écrits et surtout ses explorations, la fondation de la société de colonisation du Lac Témiscamingue, et là une immense région, grâce au zèle de ce dévoué missionnaire, va s'ouvrir pour l'agriculture.

Le révérend monsieur Labelle, toujours infatigable, a jeté les bases de la loterie de colonisation. Le succès de cette nouvelle entreprise n'est pas encore constaté, mais l'idée qui y a présidé est une idée généreuse qui doit être portée à la connaissance de tous.

ASSOCIATION FORESTIÈRE. — Cette association continue son œuvre avec fruit. Cette année encore, par deux de ses membres, les honorables messieurs Lynch et Joly, elle a contribué à faire du jour de la fête des arbres, un jour de fête civique pour toute la province, et ce jour, disons-le, a été bien observé.

L'association forestière a aussi travaillé à provoquer l'envoi d'échantillons de produits forestiers à l'exposition forestière qui a eu lieu à Edimbourg, en 1884, mais sur ce point elle s'est heurtée contre l'indifférence du gouvernement fédéral, qui n'a pas cru devoir profiter de cette belle occasion de faire valoir à l'étranger nos richesses forestières.

Par son président, l'honorable M. Joly, la société a été représentée au congrès forestier américain qui s'est tenu à Saratoga.

Continuons à prendre fait et cause pour nos belles forêts et à les protéger pendant l'année qui commence et travaillons vaillamment à vaincre l'indifférence et l'apathie malheureusement trop générales que l'on rencontre lorsqu'on traite de la question de conservation et de protection des forêts.

L'idée qui a présidé à la fondation de l'association forestière finira par triompher, et espérons que ce triomphe arrivera avant que la ruine de nos forêts soit commencée.

PRESSE AGRICOLE. — Comme charité bien ordonnée commence par soi-même, je dirai d'abord un mot en passant de la toilette nouvelle qu'a reçue en étrennes notre journal, au commencement de l'année 1884.

La presse agricole proprement dite ne compte pas un grand nombre de feuilles. A part la *Gazette des Campagnes* et le *Journal d'Agriculture*, il n'y avait pas de journaux agricoles proprement dits au commencement de 1884, dans notre province, nous avons maintenant un confrère nouveau dont j'ai mentionné le nom un peu plus haut, le "*Canadian Dairyman & Farmer*." Nous serons donc trois maintenant à servir la noble cause de l'agriculture, et nous pouvons, en outre, compter sur l'aide de nos confrères de la grande presse, qui comme le *Journal des Campagnes*, le *Courrier de St-Hyacinthe*, le *Cultivateur*, font œuvre de patriotisme, en donnant chaque semaine des articles sur les questions agricoles. A part ces journaux, nous devons dire que nos autres confrères de la presse soit des villes, soit des campagnes, sont toujours prêts à nous prêter mainforte lorsqu'il s'agit de protéger les intérêts agricoles.

BIBLIOTHÈQUE AGRICOLE. — Il ne s'est pas publié cette année d'ouvrage sur l'agriculture proprement dite. Je dois cependant mentionner ici certaines brochures sur la colonisation, l'horticulture, l'arboriculture et l'industrie laitière, qui ont paru dans le cours de l'année.

La société d'industrie laitière a publié son second rapport. Ce rapport renferme plusieurs conférences données par des hommes dont les noms sont bien connus en agriculture, et qui sont des plus pratiques. Il contient des renseignements sur

la fabrication du beurre, du fromage, et est rempli de matières utiles à tous ceux qui s'occupent d'agriculture et d'élevage au point de vue de l'industrie laitière.

La société d'horticulture de Montréal nous a gratifié d'un rapport, le neuvième de la série, qui, comme d'ordinaire, regorge d'articles et de travaux des plus intéressants sur l'arboriculture fruitière.

Dans le rapport de la société d'horticulture, se trouve un travail précieux de M. Chs. Gibb, dont j'ai fait mention aussi plus haut. Ce travail a trait aux fruits russes qui pourraient convenir à notre climat, et dont on doit tenter l'acclimatation.

La législature de Québec a distribué gratuitement, à l'occasion du jour de la fête des arbres, une petite brochure contenant des conseils aux cultivateurs sur la manière de planter les arbres, afin d'encourager le reboisement et de vulgariser chez le peuple les connaissances nécessaires pour réussir dans la plantation et tous les détails qui s'y rattachent.

Une discussion survenue entre deux spécialistes fabricants de beurre, MM. Lynch et Barré, a donné naissance à deux opuscules sur la fabrication du beurre, qui, s'ils n'ont pas servi à clore la discussion d'une manière concluante, ont cependant contribué à faire connaître aux cultivateurs quelles sont les diverses méthodes qu'on suit dans la fabrication d'un produit qui est une grande source de richesse pour le cultivateur qui sait le faire de bonne qualité.

Voilà ce qu'a été pour nous, cultivateurs de la province de Québec, l'année qui vient de rentrer dans le domaine du passé. Comme elle a d'ailleurs été une bonne année sous tous les autres rapports, nous devons rendre grâce au ciel de nous avoir gratifiés de ses faveurs. En effet, pendant que les autres nations étaient en proie les unes à la guerre, les autres au choléra, la nation canadienne a coulé des jours heureux dans la paix et la prospérité. Béni en soit le souverain Dispensateur de tous les biens.

Et, avant de clore cette revue, je veux, amis lecteurs, vous faire les souhaits que se font entre-eux les amis à la naissance de l'an nouveau.

A vous, vétérans de la charrue, qui avez vu depuis tant d'années le soleil du printemps faire reverdir les guérets que vous avez arrosés de vos sueurs, et les feux de l'été mûrir vos moissons, je souhaite le repos ôhèrement acheté par vos labeurs, et la modeste aisance qui aide à supporter les inconvénients de la vieillesse.

Au laboureur dans la force de l'âge qui tient d'un bras vigoureux les mançons de la charrue et qui, l'œil au ciel et le pied dans le sillon, confie ensuite à la terre le grain que Dieu fera fructifier, je souhaite la force dont il a besoin pour accomplir ses nobles mais rudes labeurs.

Au jeune homme apprenti du beau métier d'agriculteur, qui prend ses leçons dans le vaste atelier des champs, je souhaite l'amour du sol natal qui l'empêchera de rechercher le séjour des villes, trop souvent hélas! refuge des déclassés de toutes les conditions qui vont y prendre les ferments des idées malsaines. Je lui souhaite, de plus, l'amour du travail qui ennoblit l'homme et le soustrait aux misères morales de notre pauvre humanité.

A tous, paix, bonheur et prospérité! Et puis, tous ensemble, nous tous Canadiens Français catholiques, demandons à Dieu qu'il protège notre chère patrie et qu'il entretienne le patriotisme comme une flamme sacrée au cœur de tous ses enfants. Qu'il la fasse riche, glorieuse et prospère, toujours digne de marcher sur les pas de son noble et saint clergé, de ses prêtres qui ont présidé à sa naissance, à son développement, et qui la guident chaque jour dans les sentiers de l'honneur. Que Dieu le bénisse, ce clergé qui nous inculque les principes de la morale évangélique, qui prend en mains

nos intérêts temporels aussi bien que spirituels, et qui a fait de nous une des plus saines et des plus vigoureuses nations de la terre au physique comme au moral.

J. C. CHAPAIS.

NOS ECOLES D'AGRICULTURE.

Nous publions aujourd'hui sous forme d'article de journal, ou de brochure, un rapport sur les écoles d'agriculture qui sera probablement soumis à la législature de Québec, dans l'espoir de faire étudier cette matière importante avant la réunion des chambres.

Nous serons heureux d'avoir sur cette question d'un intérêt général, l'aide de la presse provinciale, afin d'en saisir le plus tôt possible l'opinion publique.

A L'HONORABLE M. J. J. ROSS

COMMISSAIRE DE L'AGRICULTURE, etc., etc.

AVANT-PROPOS.

Chargé, depuis 1869, de la direction de divers journaux d'agriculture, etc., l'auteur a eu, plus que tout autre peut-être en cette province, la mission et l'occasion d'étudier les besoins les plus pressants de notre agriculture. Déjà, à plusieurs reprises, il a déclaré que le plus urgent est un bon enseignement agricole, donné pour la jeunesse, dans des écoles d'agriculture bien dirigées et, pour la génération qui travaille, dans la fondation de cercles agricoles, soutenus par le bon vouloir du clergé et instruits par l'observation, la lecture de bons journaux d'agriculture et les conférences agricoles données par des praticiens éclairés.

L'auteur croit avoir démontré à l'évidence, dans le journal d'agriculture illustré et ailleurs : 1. Que nos terres ne donnent plus que du quart au tiers de ce qu'elles produisaient autrefois ; 2. Que, cependant, l'épuisement du sol n'est encore que superficiel ; 3. Qu'il est comparativement facile de ramener la fertilité du sol à sa richesse primitive, tout en enrichissant le cultivateur ; 4. Que la production agricole annuelle dans notre province dépasse, sans aucun doute, l'énorme somme de soixante-dix millions de piastres ; 5. Qu'il est très possible de doubler, tripler et même quadrupler ces revenus annuels, au grand profit de nos cultivateurs, et du Canada tout entier ; 6. Que la colonisation dans notre province ne saurait être prospère tant que nos cultivateurs suivront, comme c'est général aujourd'hui, un système complet d'épuisement et de ruine dans leurs cultures. En effet, il est impossible d'être bon colon si l'on ne sait que ruiner la terre et, par conséquent, ruiner le patrimoine de ses enfants.

Si ces avancés sont certains, comme l'auteur l'affirme solennellement sous sa responsabilité personnelle, il est urgent, pour tous les hommes bien pensants dans cette province, d'étudier sans plus de retard le grand problème national de l'amélioration de notre agriculture, et de l'enseignement agricole.

NOS ECOLES D'AGRICULTURE.

Monsieur le premier ministre, — J'ai visité, en juillet dernier, les écoles provinciales d'agriculture de Sainte-Anne-Lapocatière, de L'Assomption et de Richmond. J'ai également visité les établissements agricoles des RR. PP. Trappistes, à Oka (Deux Montagnes), et des RR. PP. Marianites, à Notre-Dame de Montfort (Wentworth, Argenteuil). Enfin,

à Sorel, j'ai vu, avec un grand intérêt, les cultures attachées au *Lincoln College* et dirigées avec beaucoup de succès par le rédacteur de notre journal d'agriculture anglais, M. A. R. Jenner Fust.

SAINTE-ANNE ET L'ASSOMPTION, DE 1873 A 1884.

En 1873, j'avais fait un examen minutieux des écoles d'agriculture de Sainte-Anne et de l'Assomption. J'ai trouvé cette année un progrès marqué dans les cultures de l'Assomption, bien qu'elles laissent encore à désirer. Lors de l'ouverture de cette école, les terres y attachées, — comme la chose est malheureusement trop générale dans notre province, — étaient couvertes de mauvaises herbes et très appauvries. Aujourd'hui les cultures sont nettes et assez satisfaisantes. Les troupeaux sont aussi beaucoup meilleurs qu'en 1873. En somme, je ne saurais trop louer les efforts persévérants faits par M. Marsan, le professeur d'agriculture et directeur des travaux, malgré les nombreuses difficultés qu'il a dû rencontrer, depuis la fondation de cette école jusqu'ici.

En 1873, l'école de Sainte-Anne existait déjà depuis plusieurs années et j'avais alors remarqué, dans les cultures de l'école, une amélioration notable sur celles des environs.

Le directeur actuel des travaux, M. Roy, est un praticien habile qui aime évidemment l'agriculture. Il paraît avoir grandement à cœur de mettre la ferme attachée à l'école sur le meilleur pied possible. Les blés m'ont paru excellents, les légumes bien réussis et d'une étendue considérable, vu les habitudes du pays ; les pâturages étaient bons et les menus grains promettaient une bonne récolte. Le jardin est très grand et riche. Les bestiaux sont en bon état de production. J'ai particulièrement remarqué les veaux, qui sont superbes, bien que nourris avec la plus stricte économie.

En somme, la pratique dans ces deux écoles est en bonne voie. De fait, avec un peu plus d'encouragement, ces cultures pourraient devenir tout à fait modèles, et les directeurs actuels des travaux me paraissent en mesure d'atteindre ce but du moment qu'on leur en donnera les moyens, et quelques garanties pour l'avenir.

LES ÉLÈVES.

Malheureusement, quant au nombre et au choix des élèves, je regrette de constater que ces deux écoles n'ont guère progressé depuis onze ans. Encore aujourd'hui, ceux qui fréquentent les écoles de l'Assomption et de Sainte-Anne sont tous nourris et instruits gratuitement par l'État. Ce sont presque des enfants, dont une partie assez notable ne semble guère appelée à l'état agricole. Ce fait est anormal et mérite toute votre attention.

On ne saurait prétendre que notre population ne veut pas du tout de l'enseignement agricole, puisque, l'an dernier, des centaines d'aspirants se pressaient pour obtenir leur entrée à l'école-ferme industrielle de Rougemont. Il faut donc attribuer l'éloignement des élèves dans les écoles de Sainte-Anne et de l'Assomption au peu d'encouragement public donné aux élèves de la part des autorités en agriculture, et au fait que l'existence de ces écoles a été menacée constamment depuis leur fondation. On comprend que le public agricole ne saurait avoir confiance dans des institutions qu'il est toujours question d'abolir pour les remplacer par d'autres.

RICHMOND.

J'ai visité l'école de Richmond pour la première fois l'hiver dernier ; j'y suis retourné récemment et j'ai visité toutes les parties de cette exploitation : les vieilles terres, les terres neuves, les défrichements et la forêt. Malgré toutes les difficultés par lesquelles cette école est passée, c'est

encore celle dont l'avenir me paraît le plus assuré, et la raison en est que les cultivateurs des environs en reconnaissent maintenant l'utilité, au point qu'ils y envoient leurs jeunes gens en bon nombre. Non seulement toutes les bourses offertes par le gouvernement sont prises par des élèves compétents, mais encore on y voit, pendant l'hiver, un bon nombre d'élèves temporaires, qui suivent assidûment les cours d'agriculture. Et cependant la culture n'y est certainement pas plus avancée que dans nos deux autres écoles et tout le système suivi encore aujourd'hui est à l'état de transition. Ce qui n'empêche pas que les cultivateurs des environs, que j'ai rencontrés en bon nombre lors de la convention d'industrie laitière tenue à Richmond l'hiver dernier, m'ont paru unanimes à dire que le système suivi à l'école mérite l'approbation générale. De fait, les progrès déjà réalisés sont frappants, et l'existence utile de cette école ne saurait faire de doute, du moment que les promoteurs acquerront la confiance que leur œuvre sera soutenue dans l'avenir. Le directeur de l'école m'assure que les capitaux qu'il croit nécessaires aux améliorations foncières, pour en faire un établissement de premier ordre ne feront pas défaut, à Richmond, du moment qu'il ne sera plus question d'abolir nos écoles actuelles pour les remplacer par d'autres, et qu'une garantie à cet effet leur sera donnée par le gouvernement. M. Ewing attend avec hâte cette garantie pour commencer des travaux importants.

IL FAUT MAINTENIR NOS ÉCOLES.

Pour ma part, tout en signalant des réformes importantes à faire, je n'hésite pas à opiner en faveur du maintien de nos trois écoles actuelles d'agriculture, et je crois qu'il est très urgent que le gouvernement donne au plus tôt la garantie de leur maintien pour l'avenir, à des conditions acceptables de part et d'autre.

Il faudrait, comparativement, peu de choses pour que la province retirât de ces institutions les meilleurs résultats, situées, comme elles le sont toutes trois, aux centres des trois principaux districts du pays, étant différentes par la nature du sol, par le climat, par les marchés, et même par les habitudes de la population.—Tous, ou à peu près tous les cultivateurs de cette province sont directement intéressés au succès de ces institutions, et ils devraient pouvoir trouver, dans l'une ou l'autre de ces écoles d'agriculture, les enseignements qui peuvent convenir à leurs circonstances particulières. Dans ce but, le public a lieu d'attendre de chacune d'elles.

1. Que leur système de culture soit tout-à-fait modèle, c'est-à-dire qu'il donne, en argent, des profits incontestables, tout en améliorant de plus en plus le sol, au lieu de l'épuiser comme le font la plupart de nos cultivateurs;
2. Qu'on y fasse graduellement, mais d'année en année, et avec suite, toutes les améliorations foncières et autres que demandent les circonstances, en vue toujours des meilleurs bénéfices nets à en obtenir, aussi bien que des enseignements si précieux qui découleront de ces pratiques améliorantes;
3. Que l'enseignement donné aux élèves soit tout à fait approprié aux circonstances dans lesquelles se trouvent nos cultivateurs, et en rapport avec les moyens financiers dont ils disposent;
4. Que les moyens nécessaires soient pris pour faire connaître aux cultivateurs tout ce qui les intéresse dans ces écoles.

De leur côté, les écoles ont droit d'exiger, 1. Un secours pécuniaire en rapport avec les dépenses qu'elles sont obligées de faire pour donner aux élèves et aux cultivateurs du pays les enseignements qu'on en attend; 2. Une garantie de stabilité dans les octrois nécessaires, afin de pouvoir retrouver, dans l'avenir, le capital qu'exigent les améliorations foncières considérables qui sont indispensables à un bon enseignement, même élémentaire; 3. Une entente et un contrôle aussi constant et aussi direct que possible entre le gouvernement qui subventionne ces écoles et leurs directeurs.

DÉFAUTS A CORRIGER.

Pour être juste, il faut admettre qu'aucune des conditions haut désignées n'ont été exigées ni obtenues pleinement de part et d'autre, jusqu'à présent. Il ne faut donc pas être surpris si nos écoles laissent encore beaucoup à désirer.

Il faut surtout ne pas oublier qu'après avoir donné l'existence légale aux écoles, ceux qui ont été proposés à l'exécution de la loi de 1869 ont presque totalement négligé les moyens propres à en assurer le bon fonctionnement. En deux mots, la loi d'agriculture qui régit ces écoles est restée jusqu'ici lettre morte, ou à peu près!

A mon avis, ce qui a également beaucoup nui aux écoles de Sainte-Anne et de l'Assomption c'est que les ecclésiastiques qui ont été les directeurs et les sous-directeurs de ces écoles n'ont jamais fait, au préalable, un cours théorique et pratique d'agronomie, mais que, au contraire, jusqu'au jour de leurs nouvelles fonctions ils connaissaient généralement fort peu de chose en agriculture. Le supérieur du collège classique auquel l'école d'agriculture est greffée est de droit le directeur de l'école. Je crois pouvoir dire, sans injustice, qu'il ne s'occupe guère d'agriculture. L'assistant directeur est un ecclésiastique chargé, apparemment, de la morale des élèves et s'occupant peu de l'agriculture proprement dite. Il suit de là que ces écoles n'ont pas, à proprement parler, de chefs véritables, et qu'il existe peu ou point de cohésion entre les directeurs et sous-directeurs de ces écoles et les professeurs d'agriculture, chefs de pratique, etc. Et pourtant, il est de toute évidence que, pour vaincre les préjugés populaires dans ce pays contre l'agronomie ou, si l'on préfère, l'agriculture raisonnée, il faut donner à nos écoles d'agriculture des chefs très habiles et très expérimentés en agronomie, capables de démontrer, par les plus utiles et les plus profitables pratiques en agriculture, qu'un homme bien instruit dans tout ce qui regarde cet art fait beaucoup mieux payer les terres sous son contrôle que ne le font la masse des cultivateurs du pays. (1)

Mais que l'on me comprenne bien : loin d'objecter à ce que les prêtres dirigent ces écoles établies en faveur de la jeunesse catholique, je suis persuadé que les plus grands services à rendre dans nos écoles françaises d'agriculture peuvent venir du dévouement entier d'ecclésiastiques, ou de religieux, qui feront pour l'agriculture ce que notre clergé a fait pour l'enseignement classique. Cependant, comme nul ne peut enseigner utilement ce qu'il n'a pas appris à fond, il faudrait que nos directeurs d'écoles d'agriculture s'occupassent, pour ainsi dire, exclusivement d'agriculture, après avoir fait un apprentissage spécial dans la pratique, aussi bien que de profondes études de l'agriculture scientifique. Notons, en passant, que je ne demande pas, pour aujourd'hui même, des directeurs aussi habiles en agriculture que nous aurons le droit d'en demander après quelques années d'expérience. Mais, ce sur quoi je me permets d'insister, c'est que nos écoles soient au plus tôt confiées aux ecclésiastiques, les plus compétents possible, qui voudront bien accepter, pour

(1) Le créateur et le fondateur de nos écoles d'agriculture est le révérend messire Pilote, membre du conseil d'agriculture, curé de Saint-Augustin, (Portneuf) et ancien supérieur du collège Sainte-Anne. Il est de notre devoir de dire ici qu'un homme du dévouement et de l'énergie de M. Pilote, pouvait, dans des circonstances favorables, être supérieur d'un collège classique et faire fleurir en même temps une institution d'enseignement agricole créée par lui.

Malheureusement, M. Pilote lui-même ne put pas suffire au travail que lui imposait sa double tâche, et après avoir lutté bien des années contre les embarras de tous genres qu'il avait à surmonter, il fut obligé de se retirer.

Mais ce que nous disons à la louange de M. Pilote, auquel notre province doit une dette de reconnaissance pour la création d'une œuvre si utile, prouve notre thèse, savoir : qu'il est à peu près impossible d'être en même temps le directeur d'une école d'agriculture vraiment utile et le supérieur efficace d'un collège classique et d'un grand séminaire.

leur vic entière s'il le faut, la mission de faire réussir nos écoles d'agriculture. Il va sans dire que cette mission, toute spéciale, ne pourrait leur être donnée qu'avec l'entière approbation de leurs supérieurs ecclésiastiques. Je n'hésite pas à dire que je viens d'indiquer le point le plus faible dans l'organisation de nos écoles de l'Assomption et de Sainte Anne, savoir : une direction constante et énergique donnée par des spécialistes dévoués, s'occupant exclusivement de leur école, tandis qu'au contraire, ce qui me donne de l'espoir pour l'école de Richmond, c'est que le directeur actuel de cette institution est en mesure de tout diriger dans cet établissement : la culture et l'enseignement, aussi bien que l'économie interne et externe. Voilà, en un mot, le genre de direction que je crois indispensable dans toutes nos écoles.

Un autre défaut, assez grave à mon avis, à l'Assomption et à Sainte-Anne, c'est que les élèves ne pensionnent pas dans l'établissement. Il leur faut aller au dehors pour leurs repas, ce qui nécessite une perte de temps, des frais de toilette, des distractions dans leurs études, etc. De plus, à mon avis, les élèves ne prennent pas une part assez active et assez marquée dans l'ensemble des travaux de la culture. On objecte que ces élèves n'ont pas assez d'expérience ni d'intérêt, et que leur travail est, *sinon nuisible, au moins fort peu utile. Il me semble que les élèves soutenus par l'argent public devraient être, à l'école d'agriculture, ce qu'est un fils intelligent, actif et dévoué chez le cultivateur. L'exécuteur de tous les travaux qui se présentent. Il faut une bonne direction, sans doute. Mais l'élève qui, sous une bonne direction, n'exécute pas, d'une manière profitable, les travaux qui lui sont confiés, manque ou d'intelligence ou de bonne volonté. Dans les deux cas, il ne mérite pas de recevoir sa pension et son éducation gratuitement, aux dépens de l'Etat. Il me semble qu'on ne devrait admettre, à titre de boursiers, dans nos écoles d'agriculture, que les élèves qui ont pratiqué *bona fide* l'agriculture pendant au moins trois ans. De semblables élèves feraient mieux les travaux sur la terre de l'école, et ils seraient mieux préparés à l'étude des problèmes qui composent l'agronomie.*

ÉCOLE D'INSTRUCTION LAITIÈRE, INDISPENSABLE

Un troisième défaut, mais qui, pour celui-là, se retrouve dans nos trois écoles, est dans le fait qu'on ne s'applique pas suffisamment à pratiquer et à enseigner tout ce qui se rattache à l'industrie laitière. Cette industrie est intimement liée à l'élevage des animaux, même de ceux de boucherie, puisque les meilleures laitières doivent finir par là. Elle comprend presque toutes les branches d'agriculture, en vue de la production économique de la nourriture pour le bétail, et de l'utilisation des bas produits. Il faut admettre aujourd'hui que c'est presque exclusivement par cette industrie que notre agriculture se régénère. L'élève de nos écoles d'agriculture devrait donc être mis en œuvre de devenir un bon fabricant de beurre et de fromage, en même temps qu'il devrait apprendre comment produire et l'animal et le lait, dans les meilleures conditions économiques. Je suis certain que nos écoles n'auront plus aucune difficulté à recruter des élèves, et en grand nombre, du moment que cet art si profitable formera une partie essentielle de l'enseignement.

Il est assez difficile, et peut-être impossible, d'attacher une bonne école d'industrie laitière à chacune de nos trois écoles d'agriculture. Ce serait tripler les dépenses et s'exposer à manquer de professeurs compétents.

Mais rien n'empêcherait de fonder une excellente école provinciale de laiterie, avec ferme modèle annexe pour la production du lait, l'élevage des veaux, etc. A cette école spéciale, les élèves des trois écoles d'agriculture pourraient venir compléter leur cours, en ce qui regarde cette industrie seulement. De même les fabricants de beurre et de fromage auraient ainsi l'occasion de se perfectionner et prendre des diplômes,

surtout si cette école pratiquait le système si profitable de la fabrication du beurre et du fromage en hiver aussi bien qu'en été.

Ces quatre écoles bien dirigées, pourraient et devraient amener un changement complet dans notre agriculture, par toute la province, et en peu d'années. Avec quinze élèves par école, — et rien ne devrait nous empêcher d'avoir trente élèves dans chacune de nos écoles d'agriculture, — tout comté pourrait ainsi faire instruire en agriculture un de ses meilleurs sujets. Dans peu d'années, chacune des paroisses du pays pourrait posséder, au milieu d'elle, un cultivateur modèle fabricant de beurre et de fromage et gradué d'une de nos écoles. — Ce serait le moyen le plus court, le plus sûr et le plus économique d'arriver à ces fermes modèles dans chaque paroisse que tous les patriotes appellent de leurs vœux, mais qui seront irréalisables tant que nos écoles ne pourront pas nous former un bon nombre d'hommes compétents dans les branches essentielles de l'agriculture.

La province donne chaque année trente-cinq mille piastres, au moins, à nos sociétés d'agriculture. Tout le monde admet qu'une partie notable de cet argent est distribuée en pure perte. Une partie comparativement minime de cet octroi, ajoutée à ce que nos écoles ont déjà, entretenirait un et même deux élèves à nos écoles d'agriculture, pour chacun des comtés de la province! Nous le demandons à tous; ne vaudrait-il pas mieux changer la destination du tiers des argents payés aujourd'hui aux sociétés d'agriculture, et leur donner ainsi l'occasion d'instruire un des leurs dans une de nos écoles d'agriculture et d'industrie laitière? Pour nous qui avons eu peut-être plus d'expérience en cette matière que tout autre, à cause de nos rapports fréquents avec les sociétés d'agriculture, les cercoles agricoles, etc., etc., la réponse est facile: L'argent donné aux sociétés d'agriculture aujourd'hui ne saurait apporter au pays un centième des bénéfices que vaudrait à la province la diffusion d'un bon enseignement agricole! Et cet enseignement agricole, pour être complet, doit comporter l'encouragement à donner aux cercoles agricoles en formant, dans nos écoles d'agriculture, d'utiles conférenciers.

Voilà, monsieur le ministre, ce sur quoi je me permets d'insister le plus. Je connais votre désir de faire prospérer l'agriculture. Eh bien, le progrès est là! Il représente plus de millions sonnantes, accessibles même à la génération actuelle, que vous et moi ne saurions dire. (1) Et ce progrès si désirable et si recherché peut être obtenu même sans aucun nouveau sacrifice de la part du pays. A vous donc de doter notre province de ce qui méritera, à coup sûr, la reconnaissance de la postérité.

UNE ÉCOLE UNIQUE (?)

Quelques personnes, bien intentionnées sans doute, ont, de

(1) Pour démontrer que nous n'exagérons rien, nous citerons les progrès dus à l'industrie laitière dans deux paroisses que nous pouvons signaler. A Saint-Jean-Baptiste de Rouville, il existe six fromageries florissantes. Le revenu de ces six fromageries dépassa, me dit-on, soixante mille piastres par année.

Dans Saint-Justin, district des Trois-Rivières, il n'existait qu'une petite fromagerie il y a trois ans. Cette année deux beurrieres fromageries ont distribué \$22,000 à leurs patrons. Il y a trois ans, la paroisse était réputée pauvre et les cultivateurs endettés. Aujourd'hui, la paroisse est tellement prospère que la propriété foncière y a doublé de valeur dans trois ans. Cette augmentation seule représente au-delà d'un million de piastres, et tout ce progrès est dû, uniquement, au succès obtenu dans l'industrie laitière, à la suite des efforts de l'infatigable curé du lieu, le révérend messire Gérin, avec l'aide de ses intelligents paroissiens.

Enfin, il appert, par des documents officiels indiscutables à mon avis, que les produits annuels de l'agriculture en cette province se chiffrent par au-delà de soixante-dix millions de piastres, et qu'il est très possible de doubler et de tripler ces sommes annuelles, par une culture mieux raisonnée qui suivra, accessoirement, un enseignement agricole pratique et complet.

temps à autre, conseillé fortement d'abolir nos écoles d'agriculture pour les remplacer par une école unique, fondée et dirigée comme l'est le collège d'agriculture de Guelph, Ontario, ou comme celui de Lansing, Michigan. Après y avoir mûrement songé, après avoir visité soigneusement ces institutions et pris connaissance des cours qui y sont donnés, je ne crains pas de déclarer ce projet injuste et irréalisable. Injuste, parce que nos écoles actuelles ont des droits acquis et qu'elles méritent d'être conservées. Irréalisable 1. parce que une seule école, quelque bonne qu'elle puisse être, ne saurait donner à notre population agricole tout entière, au point de vue si essentiel de la pratique, les enseignements que donneront nécessairement trois écoles distinctes, situées dans des circonstances tout à fait différentes, suivant des systèmes de culture basés sur les besoins de leurs districts respectifs, et donnant par leurs cultures les enseignements si précieux qu'offrent des fermes modèles bien dirigées. Ce dernier point est d'autant moins à dédaigner que notre population agricole n'a pas eu les avantages qui découlent des exemples si communs à Ontario et aux États-Unis, de praticiens agricoles très avancés et venant d'Europe, dont les cultures dans presque toutes les localités, dans ces deux pays, peuvent servir de modèles. C'est pour cette raison qu'Ontario surtout peut se contenter d'une seule institution, basée plutôt sur l'étude des sciences se rattachant à l'agriculture, et sur des essais variés de cultures jusque là peu connues, que sur la bonne pratique, telle que tous les cultivateurs sont censés la faire sur leurs terres respectives, 2. Irréalisable, encore plus, parce que les collèges d'agriculture de Lansing et de Guelph ont coûté un prix d'établissement qui nous paraît fabuleux, (environ \$500,000 et \$350,000 respectivement), et coûtent encore chaque année, pour les frais d'entretien seulement, au moins quatre fois plus que ne coûtent nos trois écoles réunies; 3. Irréalisable, de plus, parce que notre population ne sent pas encore le besoin, et par conséquent, ne voudrait pas d'une éducation agricole plutôt scientifique que pratique, telle que celle donnée aux fils des cultivateurs anglais et écossais déjà habitués dès l'enfance, pour un grand nombre du moins, aux meilleures pratiques de l'Europe, 4. Irréalisable enfin, à cause des deux peuples distincts dont se compose la population de cette province; différents par la religion, le langage et les habitudes, ce qui rendrait impossible ou à peu près la direction utile à donner à un pareil établissement.

OKA, WENTWORTH.—SOREL.

Je ne saurais terminer ce rapport sans exprimer le plaisir que j'ai ressenti en visitant Oka, Wentworth et Sorel. Je puis affirmer sans crainte que notre province vient d'être enrichie de trois institutions où l'agriculture la plus avancée et la mieux payante, par conséquent, la plus modèle, est mise en pratique, au bénéfice des populations environnantes et même de la province tout entière.

Les RR. PP. Trappistes, d'Oka, ne sont arrivés en cette province que depuis deux ans environ, et les RR. PP. Marianites, des orphelinats agricoles de Notre-Dame-de-Montfort, à Wentworth, que depuis moins de temps encore. Cependant celui qui passe près de ces établissements constate à première vue que ces bons pères sont passés maîtres en agriculture et qu'ils ont cet art en très haute estime. Ainsi, les RR. PP. eux-mêmes travaillent dans les champs une très grande partie de la journée, et les bons frères y sont plus longtemps, en sus du temps consacré à leurs devoirs religieux, que nos cultivateurs les plus ambitieux. Ce qu'ils ont déjà pu faire depuis leur arrivée au pays est tout à fait étonnant et promet infiniment pour l'avenir.

Je puis dire la même chose des cultures attachées au Lincoln college, à Sorel. M. Jenner Fust, notre très habile ré-

dauteur du journal anglais d'agriculture a pris possession, au printemps dernier seulement, de terres sablonneuses particulièrement sales et appauvries. Il les a déjà transformées au point qu'on y trouve une très grande variété de cultures sarclées bien réussies, des plantes dont la culture est toute nouvelle au pays, telle que la navette, pour la nourriture et l'engraissement du mouton, enfin plusieurs nouvelles variétés de céréales dont le succès montre combien notre rédacteur connaît bien ce que demande le climat et les circonstances de cette province. Un grand nombre d'élèves suivaient déjà, volontairement, les cours si intéressants que M. Jenner Fust est en mesure de leur donner tous les jours, au collège même.

Je reviendrai plus tard sur l'enseignement que nous donnent ces trois institutions. En attendant, le pays tout entier peut se réjouir, à bon droit, de l'appoint si précieux qui nous est arrivé, sans qu'il nous en ait coûté jusqu'ici un seul sou au trésor public, dans l'enseignement des meilleures pratiques agricoles.

ED. A. BARNARD.

Depuis que ce rapport est écrit, M. Jenner Fust m'informe que, lui aussi est à perfectionner la race de notre excellente vache canadienne par une sélection suivie et par l'accouplement avec le guernesey, ce qui assure des produits remarquables au point de vue de la production d'un lait très riche en même temps qu'un type plus gros que le canadien et par conséquent, plus recherché des bouchers. Les sacrifices tout personnels que s'impose M. Jenner Fust méritent certainement plus qu'une simple mention passagère.

E. A. B.

Québec, 2 janvier 1885.

NOS GRAVURES.

Keeldive Primrose et Phillis.—Ce sont deux vaches jersey qui représentent deux beaux types de leur race.

Moissonneuse-Lieuse de M. Howard.—Cet énorme appareil est à peu près ce qui se fait de mieux dans son genre. À l'assemblée de la société royale d'agriculture, l'an dernier, les fabricants américains de lieuses à lien de corde étaient absents.

Métier pour tisser les paillassons.—Nous renvoyons nos lecteurs à l'article publié sous ce titre dans le présent numéro du Journal.

Notes de voyage.

Dans le numéro de novembre dernier du Journal j'ai commencé à publier des notes de voyage, prises au cours d'une inspection officielle que j'ai été appelé à faire.

En publiant ces notes, je n'ai qu'un but, celui de porter à la connaissance des cultivateurs de chaque comté, ce qu'il y a de bien et de mal chez eux, afin qu'ils puissent continuer à marcher avec connaissance de cause dans la voie du progrès, ou bien remédier aux défauts de leur méthode de culture. On dira peut-être que l'on n'a pas besoin de mes notes pour voir clair dans la situation agricole de chaque comté. Cependant, je crois être un peu dans la position d'un témoin oculaire qui s'occupe à regarder jouer une partie de dames. Souvent, ce témoin voit mieux les bons et les mauvais coups de la partie que les joueurs ne le font, grâce à l'avantage qu'il a de voir d'un œil impartial le jeu des deux adversaires.

Dans tous les cas, je n'ai qu'une bonne intention en faisant part de mes notes au public. Malgré cela, il doit nécessairement arriver qu'en constatant ce qui n'est pas bien je

blesse, sans le vouloir, certaines susceptibilités. De fait, la chose m'est arrivé, et un correspondant, des plus courtois et de la meilleure volonté d'ailleurs, a jugé bon de critiquer cette partie de la première série de mes notes qui concerne le comté qu'il habite. Je n'ai que deux légers reproches à faire à ce correspondant. Le premier, c'est de ne pas s'être adressé à notre Journal pour la publication de sa correspondance. En le faisant, il aurait placé sa réponse à mes notes devant le public qui les a lues, et m'aurait ainsi mieux rendu justice, qu'en mettant la question devant un public qui n'a peut-être pas lu mes notes. Ensuite, comme je signe tous mes écrits, j'aurais été heureux d'avoir aussi le nom de mon critique ; simple question de bons procédés.

Quant à la correspondance en elle-même, elle va à dire que là où j'ai trouvé l'agriculture arriérée, elle l'a été beaucoup plus autrefois, et qu'il y a eu progrès. Tant mieux, et il faut espérer que si j'ai l'occasion dans quelques années, de repasser là, je trouverai tout avancé. Le correspondant dit de

tie du pays. De ces centres, l'agriculture s'est développée petit à petit, et aujourd'hui, la partie organisée du comté de Pontiac, qui n'était qu'une région forestière en 1840, est un beau pays agricole.

Pourtant l'agriculture n'est pas là ce qu'elle pourrait être. Si l'on compare les progrès qu'elle y a faits avec ceux que l'on constate dans la région du Saguenay, par exemple, on est forcé de constater que le progrès a été bien lent.

Il y a de superbes centres agricoles qui ne demandent qu'à se développer. Tels sont, l'Île des Allumettes, les cantons de Sheen, de Clarendon, de Bristol. On s'aperçoit ici de l'influence qu'exerce le voisinage de la province sœur, Ontario, qui n'est séparée, là, de nous que par l'Ottawa. En effet, la méthode de culture diffère de celle des cantons canadiens-français de Québec, les instruments d'agriculture sont perfectionnés et le bétail est un croisement des grosses races anglaises et écossaises. Mais, si l'exemple d'Ontario est pour quelque chose ici, je regrette cependant d'avoir à dire que



MÉTIER POUR TISSER LES PAILLASSONS.

plus que j'ai jugé à la légère et en passant. A cela je n'ai qu'une chose à dire, c'est que certaines observations que j'ai faites n'ont fait que corroborer ce que je connaissais auparavant, et cela est particulièrement le cas pour le comté dont il s'agit.

Ceci dit, je serai heureux de voir les intéressés me faire leurs observations au sujet de ce que je pourrai dire d'incorrect, et me donner l'occasion de reconnaître mes torts quand j'en aurai.

Je vais maintenant commencer la seconde série de mes notes en commençant par l'ouest de la province, pour suivre l'ordre de mon inspection.

PONTIAC.—Pour celui qui a été élevé dans la partie est de la province de Québec, le comté de Pontiac, ainsi que celui d'Ottawa, présente une physionomie toute particulière. Cet immense comté, déjà vieux comme contrée colonisée, ne s'est ouvert que lentement cependant à l'agriculture. Il s'y est d'abord formé le long de la belle rivière Ottawa quelques centres fréquentés surtout par les voyageurs, hommes de chantiers, qui ont été les premiers à pénétrer dans cette par-

l'on est désappointé si l'on cherche à constater ce qu'a produit pour l'agriculture, cet exemple suivi en apparence. Il y a bien de bons instruments, mais, malheureusement, on s'en sert mal ; il y a bien un travail dans le but de l'amélioration du bétail, mais il n'est pas assez raisonné et les produits ne sont pas ce qu'ils devraient être. Il y a dans quelques cantons quelque chose qui fait que les champs n'ont pas belle apparence et ne donnent pas en réalité ce qu'ils pourraient donner.

Ceci peut s'expliquer par le fait que les chantiers enlèvent encore beaucoup de bras à l'agriculture. Cependant, on a là tous les éléments de progrès, et il n'y a plus qu'à apporter plus de persévérance dans la culture et plus de soin en général, pour faire de cette région une belle et riche région agricole.

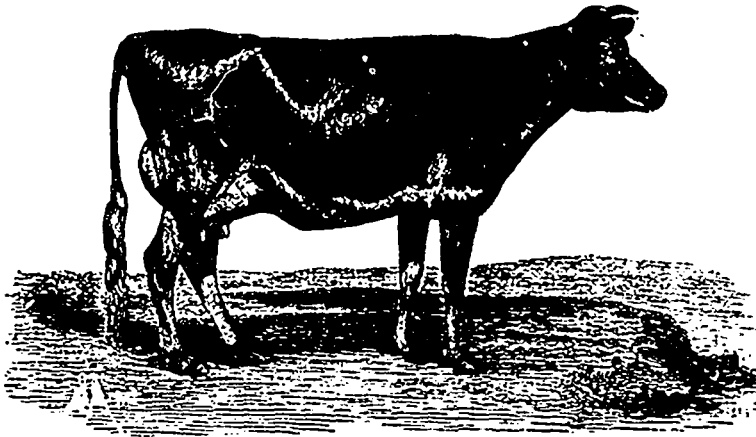
Dans le comté de Pontiac, la population est mixte ; mais les catholiques y dominent et les Canadiens-Français y poursuivent là comme ailleurs leur marche envahissante. Là, comme dans certains des cantons de l'est, les cultivateurs de langue et de religion différentes de la nôtre ne peuvent se faire à nos

usages, à nos lois municipales, à nos coutumes. Il leur arrive de deux choses l'une, ou ils s'en vont, ou ils se confondent tellement avec nous qu'ils perdent leur langue. Mais ceci arrive rarement et le plus souvent, ils disparaissent. Ce phénomène se produit dans le comté de Pontiac, et un prêtre de ce comté me disait : " Au lieu d'envoyer nos Canadiens Français à Manitoba, dirigez-les, s'ils ont un peu d'argent, vers nos cantons. Nos confrères de langue et de religion étrangères ne demandent qu'à s'en aller, du moment qu'on leur offre une somme raisonnable pour leurs terres." Il y a dans ces paroles une idée qui vaut la peine d'être prise en considération.

Je ne veux pas quitter Pontiac sans dire un mot du plaisir que j'ai eu à causer avec un vieux jardinier irlandais, établi depuis 39 ans dans la province, et dont j'ai visité les cultures. Potager rempli de toutes les plantes potagères susceptibles d'être cultivées ici, vignes, verger rempli de pommiers, de pruniers et de cerisiers des meilleures variétés, rucher peuplé d'abeilles italiennes, et en outre de cela terre en bon état de culture, tel est l'aperçu de ce que j'ai vu là. Et puis une conversation des plus variées et des plus pratiques sur l'horticulture, voilà autant de bons souvenirs remontés du canton de Sheen, à la suite de ma visite chez M.

J'ai remoné la Gatineau, jusqu'à 60 milles de son embouchure. C'est un voyage qui vaut la peine d'être fait. Pourtant on n'y voit rien de bien remarquable en agriculture, à part des grandes fermes d'élevage des compagnies forestières (*lumbering co's*). Mais, là encore, bien que les premiers 60 milles de la Gatineau ne soient pas une région agricole de première classe, combien il y aurait à faire, pour le développement des ressources de cette région. Si je n'ai pas éprouvé de jouissances comme agriculteur en longeant la Gatineau, j'en ai éprouvé comme touriste. Quelle région sauvage et pittoresque, quel paysage varié. L'œil se fatigue presque à observer les changements à vue qui se produisent incessamment dans la configuration des montagnes, l'arrangement des bosquets d'arbres dont quelques-uns sont séculaires, le développement des capricieux méandres de la rivière. De fait l'enthousiasme pourrait devenir excessif si, là, encore plus que partout ailleurs dans la province de Québec, il n'était tempéré par l'excessive fatigue imposée au corps par le terrible état des chemins.

La province de Québec a une mauvaise réputation sous le rapport de ses chemins ruraux, et cette réputation n'est pas volée. Je puis dire sans exagération que, si l'on met de côté les chemins empierrés qu'on trouve dans le voisinage des



KEEDIVE PRIMROSE (VACHE JERSEY).

Jennings.

Les sociétés d'agriculture du comté de Pontiac auraient besoin d'une organisation spéciale pour accomplir un bien appréciable, et j'en reviens encore à mon idée des cercles agricoles en rapport avec leur fonctionnement.

OTTAWA.—Tout ce que je viens de dire du comté de Pontiac peut s'appliquer presque sans restriction à son voisin le comté d'Ottawa. J'ajouterai, et cela pour ces deux comtés, car j'ai omis d'en parler pour le comté de Pontiac, que l'agriculture se fait trop à un point de vue exclusif. La plupart des cultivateurs de la région de l'Ottawa et de la Gatineau, font leur culture pour les chantiers. On fait du foin en grande quantité, on récolte aussi beaucoup d'avoine, on engraisse des pores et un peu de bœuf. Mais, en général, on néglige beaucoup trop le bétail, on ne s'occupe presque pas de la laiterie. Vendre du foin, de l'avoine et un peu de viande aux chantiers, ainsi se résument les opérations de culture. Dans Pontiac, on commence, dans les cantons de Bristol et de Clarendon à s'occuper d'industrie laitière, mais on manque d'élan et il faudrait tout un travail organisé dans cette direction. Quant à Ottawa, rien dans ce sens, et pourtant on pourrait faire beaucoup et obtenir de grands succès et de grands profits en se livrant à l'élevage et à la culture en rapport avec l'industrie laitière.

viles, et ceux qui sont situés sur des terrains sablonneux ou rocheux, les chemins sont généralement mauvais et très mauvais partout. Le cultivateur canadien ne s'occupe pas des chemins; il lui répugne souverainement d'y travailler et si quelque'un veut l'y forcer, il peut être certain d'être persécuté sans merci. Je connais des hommes politiques dont la carrière a été brisée pour avoir fait poursuivre une municipalité dont les chemins étaient en mauvais ordre. Des médecins (ou sait s'ils ont besoin d'avoir les reins forts à la campagne) qui ont voulu faire réparer les chemins, ont failli, par suite, mourir de faim faute de clientèle. Des avocats qui ont plaidé contre certaines paroisses ayant des chemins dangereux, se sont vus forcés de renoncer à la chicane, pour avoir commis cette faute.

Badinage à part, il est certains comtés qui sont pauvres, et qui le seront tant qu'ils n'auront pas amélioré leurs voies de communications. J'ai rencontré des commis-voyageurs qui m'ont dit : Nous n'allons jamais dans tel endroit, les chemins y sont trop mauvais; et dans ces endroits, les cultivateurs paient un prix fou chez les marchands les effets qui coûtent très cher à faire venir dans les mauvais chemins, et par contre, vendent à très-bas prix leurs produits que le marchand ne voit plus l'heure de transporter hors de sa paroisse, toujours à cause des mauvais chemins.

Si l'émigration, contre laquelle on crie à bon droit, est une des plaies de l'agriculture, je prétends que le mauvais état des chemins est une plaie encore plus dangereuse et surtout plus difficile à guérir.

ARGENTEUIL. — Voilà un comté qui progresse réellement, et je n'hésite pas à dire que son progrès est dû au développement de l'industrie laitière, pour la partie la plus ancienne du comté. J'ai trouvé là plusieurs fabriques de première classe, soit de beurre, soit de fromage. La colonisation fait aussi beaucoup de progrès dans cette région, dans la vallée de la Rivière-Rouge, qui traverse les cantons de Grenville, Harrington, Arundell, De Salaberry.

Le village de Lachute est un village considérable, qui renferme de belles manufactures, et si l'industrie en général et l'agriculture se donnent la main pour parcourir la voie du progrès, on peut dire que le comté d'Argenteuil est appelé avec ses voisins, Deux-Montagnes et Montcalm, à constituer une des belles régions agricoles et commerciales de la province. Le temps viendra où les cantons de l'extrême nord de ces comtés seront traversés par une voie ferrée qui traversera aussi les comtés de Joliette, Berthier, etc., et ira porter sur quelque point du St-Laurent, tel que Tadoussac, par exemple, le trop plein de toute cette belle région. Me voilà rendu un peu loin de mon sujet, et j'y reviens, mais pour terminer ici, pour aujourd'hui, la rédaction de mes notes.

J. C. CHAPAIS.

Gaspillage des fumiers.

Dans un excellent article sur les fumiers, publié dernièrement par la *Gazette des Campagnes*, nous lisons ce qui suit : " Nous croyons être dans le vrai en disant que la quantité d'engrais perdue pour l'agriculture égale le tiers de ce que reçoit aujourd'hui le sol. C'est donc à y réfléchir, et même sérieusement.

Notre confrère dit qu'il se perd un tiers des engrais. Nous venons rechercher sur son affirmation. Les urines contiennent plus de matières fertilisantes que les déjections solides. Or, les urines se perdent presque entièrement, et les déjections solides perdent la moitié de leur valeur par la négligence avec laquelle on les traite. On peut donc dire, et notre confrère en conviendra sans peine, que ce n'est pas le tiers mais bien les trois quarts des engrais que nous perdons par pure négligence. Et, pourtant, combien y songent ?

NOTRE INDUSTRIE AGRICOLE.

Nous reproduisons du *Monte*, de Montréal, l'article suivant sous ce titre. Il montre le grand progrès que l'industrie laitière fait faire à l'agriculture et tous les avantages qu'elle offre à ceux qui s'y livrent.

Les différentes beurreries et fromageries ont à peu près toutes fait connaître à leurs actionnaires ou abonnés le résultat de leurs opérations de l'année. Celles qui ont été bien administrées ont donné la plus grande satisfaction possible. La meilleure preuve que cette industrie est très profitable aux cultivateurs, c'est qu'elle s'introduit rapidement dans presque toutes les paroisses.

Comme toutes les idées nouvelles sont toujours reçues avec défiance, plusieurs ont voulu attendre l'expérience des autres avant de croire aux avantages qu'offrait l'industrie laitière. Mais ils se sont vite rendus à l'évidence des faits. Ainsi depuis deux ans le nombre des fromageries et des beurreries a fait plus que doubler.

Il ne faut pas croire cependant que cette industrie ne trouve

pas d'incrédules sur les avantages qu'elle présente. Mais le nombre de ceux-là tend à diminuer de jour en jour en face des résultats obtenus.

Les cultivateurs ne se contentent plus maintenant de cultiver par la routine. L'expérience leur a démontré tout le tort que ce système suranné a fait à l'agriculture. Dans la culture, peut-être plus qu'ailleurs, il faut de l'étude, des connaissances spéciales, des idées de progrès et de l'activité. Dans un temps de progrès comme celui que nous traversons, le cultivateur resterait en arrière de son siècle s'il s'en tenait à l'ancienne mode de culture.

Les cultivateurs ont facilement compris que pour tirer tout le parti possible de l'agriculture il fallait être homme d'affaires, se mettre au courant de toutes les idées nouvelles et adopter toutes mesures de progrès que la science pratique apportait au service de l'industrie.

Aussi l'industrie agricole promet de devenir l'industrie la plus florissante du Canada. Depuis quelques années le commerce a subi une dépression qui se ressent de la crise manufacturière qui sévit presque partout. Aux États-Unis, en France, en Angleterre, et en Allemagne et ailleurs, la crise industrielle a causé partout un grand malaise.

Un grand nombre de manufactures ont suspendu leurs opérations, ont réduit les heures de travail et les gages des employés.

Pendant qu'on constate une dépression dans les manufactures, on voit notre industrie agricole prendre de l'extension. Nos beurreries et nos fromageries se multiplient.

Tandis que notre commerce d'importation diminue notre commerce d'exportation augmente. Et cette augmentation des exportations porte sur nos produits agricoles. Il y a donc un progrès marqué dans l'agriculture. Le progrès agricole est la base de la prospérité nationale. Développer l'industrie agricole, c'est augmenter d'autant la richesse publique; car lorsque l'agriculture est florissante, toutes les autres classes de la société en bénéficient.

Mais l'agriculture est un art qui demande des capacités. Pour être cultivateur, il ne suffit pas de tenir les mancherons de la charrue, de labourer sa terre et de récolter le grain qu'on a semé. Il faut savoir faire surgir du sol toutes les richesses qu'il contient; on doit apprendre ce qui est nécessaire à son état et connaître le mode de culture qui paiera le mieux.

S'il est plus avantageux pour lui d'élever des animaux que de vendre son grain, il doit s'en rendre compte. L'élevage des animaux facilite l'engrais des terres qui rend au sol la fécondité que lui enlève la culture. Et l'élevage des animaux répand dans le pays l'industrie laitière. Tous ceux qui en ont fait l'essai affirment que leurs vaches leur rapportent bien plus en portant le lait aux beurreries ou fromageries qu'à faire eux-mêmes le beurre ou le fromage.

L'introduction de l'industrie laitière, en offrant tant d'avantages aux cultivateurs pour placer leur lait, les engage à élever plus d'animaux. Plusieurs même ont doublé les profits qu'ils retireraient de leurs terres.

Par la satisfaction que donnent les rapports des beurreries et des fromageries, il est facile de se convaincre des avantages qu'elles procurent aux patrons. D'ailleurs leur multiplication si rapide ne laisse pas de doute sur les bons résultats qu'elles donnent.

Discours d'ouverture prononcé par l'hon. M. Boucher de la Bruère, à la réunion de la Société d'industrie laitière de la province de Québec, à Saint-Hyacinthe, le 12 novembre 1884.

Nous occupons dans la puissance du Canada une position toute particulière, et la province de Québec est le pivot sur

lequel tourne l'axe de la Confédération. La représentation dans la Chambre des Communes est basée sur la population, et, comme l'influence d'une province dépend, dans une certaine mesure, du nombre de ses représentants en parlement, le devoir de notre législature provinciale se trouve par là même tracé; il lui incombe de diriger ses efforts vers ce qui doit le plus contribuer à augmenter la population et favoriser le défrichement des terres.

Un puissant moyen d'accroître le nombre d'âmes en cette province est de favoriser l'agrandissement de nos villes maritimes et de nos centres manufacturiers. Nous avons dans la ville de Montréal la plus grande cité commerciale de la puissance; Québec, de son côté, possède un des plus beaux ports de mer de l'Amérique. D'autres villes, comme Sherbrooke, Sorel, St-Jean St-Jérôme, Magog, Valleyfield, Trois-Rivières, St-Hyacinthe, sont susceptibles d'augmentation, parce qu'elles peuvent devenir des centres manufacturiers importants.

Le développement industriel et les intérêts maritimes tombent, il est vrai, sous la juridiction du parlement d'Ottawa. Cependant la législature provinciale peut contribuer, dans la mesure de ses attributions, à leurs progrès, et elle l'a compris ainsi en aidant à construire les voies ferrées qui sillonnent nos campagnes et qui, il y a dix ans, n'existaient qu'à l'état de projet. C'est ainsi que la construction du chemin de fer du Nord a été entreprise surtout afin de disputer à la province d'Ontario le terminus du chemin de fer du Pacifique, et nous avons l'avantage aujourd'hui de voir les convois de cette grande artère se rendre jusqu'à Montréal. De plus, avec les projets qui sont sur le point de se réaliser, comme la construction d'élevateurs sur les quais de Montréal pour le chargement du grain à bord des navires, il est permis de croire que la population de cette ville augmentera d'une manière étonnante.

L'agrandissement de Montréal et de Québec contribuera dans une forte mesure à l'augmentation de l'influence de notre province à Ottawa. Mais, Messieurs, comme tout se tient et s'enchaîne, la législature provinciale qui, par la construction de chemins de fer dans les districts ruraux, a contribué aux progrès de la classe agricole, ne peut rester indifférente à l'amélioration même du sol.

Si, par l'exécution de grands travaux publics, nous augmentons la population, il faut songer à la nourrir, et c'est de la terre qu'elle tirera sa subsistance. Il est donc du devoir de ceux qui gouvernent de hâter l'avancement de l'agriculture. C'est aussi le devoir des cultivateurs eux-mêmes de se mettre en état de tirer le plus grand profit possible de leurs fermes par une culture intelligente.

On nous a taxés d'être arriérés dans notre méthode de culture. Ce reproche, il y a vingt ans, n'était pas sans fondement. Cependant nous ne le méritons pas autant que pourraient le croire nos accusateurs; car, dans les dernières cent années, il n'a pas dépendu entièrement de notre population de faire peu de progrès en agriculture. Les circonstances politiques et économiques y ont contribué pour une large part.

Après la cession du Canada à l'Angleterre, le peuple canadien français avait été laissé à lui-même. Forcément il se trouva isolé et ne put être initié aux progrès qui se manifestaient dans les méthodes de culture en Europe. Il n'avait pas et ne pouvait avoir le même avantage que les cultivateurs anglais ou écossais qui émigraient des Îles Britanniques au Canada avec une éducation agricole toute faite. Outre l'isolement, notre cultivateur n'avait point pour ses produits les mêmes débouchés ni les mêmes facilités de transport qu'aujourd'hui. Nos relations avec les pays étrangers étaient fort restreintes; nous n'avions pas de chemins de fer, l'océan Atlantique n'étant sillonné que par des voiliers, l'Europe ne venait point, comme elle le fait maintenant avec ses steamers, acheter notre grain, ou nos animaux, ou les produits de notre laiterie;

par conséquent l'agriculture dans cette province était dans une condition d'infériorité qu'il n'était pas au pouvoir du peuple de faire disparaître.

Mais depuis l'existence de la Confédération la condition économique du pays a changé; nos chemins de fer ont augmenté en nombre et en importance; les voies de communication par eau se sont améliorées; notre pays est plus connu et plus favorablement apprécié; nos rapports avec les peuples au delà de l'Atlantique sont fréquents, et il ne tient qu'à nous, hommes de la province de Québec, de prendre part au mouvement général des affaires, d'entrer comme nos provinces sœurs dans la voie du progrès et d'exploiter avantageusement nos ressources agricoles et manufacturières.

Je constaterai, Messieurs, avec vous, que notre méthode de culture n'est plus la même qu'il y a un quart de siècle. On remarque sans doute des lacunes, car on ne peut changer la manière de cultiver d'un pays dans un espace de temps relativement court; mais le changement qui s'est opéré est trop apparent pour ne point nous en réjouir et le signaler à ceux qui, jugeant du présent par le passé, seraient tentés de dire que nos cultivateurs sont opposés aux idées de progrès.

L'industrie laitière n'a pas peu contribué à ce résultat satisfaisant. L'amélioration de notre bétail s'accroît, nos pâturages sont meilleurs et la ruineuse habitude de mal hiverner nos vaches laitières disparaît pour faire place à des soins intelligents.

L'existence même de notre société prouve les efforts qui se font dans toutes les parties de notre province pour se mettre au niveau des pays plus avancés que le nôtre. Dans nos réunions annuelles il se discute des questions, il se donne des conférences qui feraient honneur aux agronomes européens; les idées qui s'énoncent ici font leur chemin, les cultivateurs qui entendent nos discussions les mettent à profit, et les voix autorisées qui nous donnent de si bons conseils sur l'agriculture font une impression dont on ressent les résultats bienfaisants.

Notre société fait un grand bien, et elle ne le cède pas en importance à ses deux sociétés sœurs de la province d'Ontario.

Ce que nous désirons, Messieurs, c'est que les patrons de fromageries profitent des avantages que leur offre l'association d'industrie laitière. Qu'ils se pénétrant bien de l'idée que l'inspection des fromageries est une chose non seulement utile, mais nécessaire, et que cette inspection a été établie pour le plus grand avantage des patrons eux-mêmes. Il y a beaucoup de fromageries dans nos paroisses, mais tous les fabricants de fromage ne se rendent pas compte des procédés de la fabrication. Beaucoup se croient ou se disent capables; cependant que de lait gaspillé, que d'argent perdu par l'ignorance d'un certain nombre de fromagers. Que de meules de fromage ne se vendent que cinq ou six centins la livre, quand elles devraient se vendre 9, 10 et 11 centins. Les patrons sont à se demander de quoi cela dépend; Messieurs, de plusieurs causes, dont la principale, le plus souvent, est l'incapacité de celui qui fabrique le fromage.

Pardonnez moi si je parle ainsi; je ne veux mortifier personne en particulier, mais je crois qu'il vaut mieux ne pas déguiser la vérité. Voilà pourquoi j'ajouterai que l'inspection des fromageries par un homme compétent est nécessaire, afin de donner des conseils à ceux qui en ont besoin et corriger les erreurs du fabricant lui-même.

Parmi les fabricants il y en a qui ont la prétention de tout connaître. C'est une erreur, cause de grandes pertes. Quelque capable que soit un fromager, il peut toujours apprendre quelque chose par l'inspection, ne serait-ce que le fait de discuter avec l'inspecteur sur les différents modes de fabrication.

Partant de là, les patrons, s'ils comprennent bien leur intérêt, ne devraient accepter les services d'un fabricant de fromage qu'à condition de faire inspecter leur fromagerie. C'est en cela que notre société sera surtout utile et que nous

pourrons fournir à l'exportation un fromage propre à nous faire honneur et à nous donner une excellente réputation sur les marchés d'Europe.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, combien grandit chaque année notre commerce de beurre et de fromage. En 1868, nous exportions 6, 111,482 livres de fromage représentant une valeur de \$617,943. Huit ans après, en 1876, nos exportations de fromage s'élevaient à 35,024,090 livres, soit une différence en plus de 28,912,608 livres. Du 1 juillet 1882 au 30 juin 1883, 58,041,387 livres de fromage ont été envoyées en pays étranger, et quoique je ne connaisse pas le chiffre de notre exportation pour l'année se terminant au 30 juin dernier, je ne crois pas me tromper en disant que notre exportation pour cette période de temps, a dû s'élever à 66 millions de livres.

Par de récentes statistiques il appert que, durant la présente saison, il va s'exporter du port de Montréal seulement un million de boîtes de fromage de fabrication canadienne, représentant 60 millions de livres.

Ces chiffres nous démontrent l'importance du mouvement

assez nombreuse, et parmi les personnes présentes on remarquait M. M. Frs. Benoit, Dr. G. Leclère, Ed. Graves, L. A. Lavoie, J. B. Lamontagne, Hendrickson, N. Bigaouette, L. H. Bellerose, R. McDon: J, Fred. Smith, etc.

Sur proposition du Dr Leclère M. Frs Benoit est unanimement élu président et J. B. Lamontagne, secrétaire.

M. le président ouvre la séance en expliquant le but de cette assemblée et termine ses remarques par les réflexions suivantes dont nous ne donnons que la substance.

« La formation d'une société et l'organisation d'une convention apicoles, voilà les motifs qui m'ont engagé à vous réunir aujourd'hui. Par leur importance et leur actualité ces deux projets se recommandent d'eux-mêmes à tout esprit sérieux, à tout homme qui se dévoue à la prospérité de son pays. Les statistiques, en effet, nous prouvent que le Bas-Canada, avec ses 193,355 milles carrés, pourrait produire 116,000,000 de livres de miel, ce qui représenterait en moyenne une valeur de \$15,000,000.

En présence de ce calcul, que je dois à l'obligeance de quelques spécialistes, je me suis demandé: doit-on laisser



PHILLIS (VACHE JERSEY).

laitier dans notre pays, mouvement qui, je l'espère, s'accroîtra davantage, lorsque le chemin de fer du Pacifique canadien sera entièrement terminé, car, dans le tableau général des exportations publié par le gouvernement d'Ottawa, je constate que la Colombie Britannique a exporté, en 1883, une petite quantité de beurre au Japon.

Une industrie qui représente un chiffre d'exportation excédant \$8,000,000, est une source de prospérité pour un pays, et les bienfaits qui en résultent sont encore plus grands, lorsque cette industrie s'appuie sur le sol.

Travaillons donc tous ensemble, Messieurs, à accroître l'importance de notre association; faisons-nous un devoir de la faire connaître dans toutes les parties de notre province et d'y agréger nos amis, et par nos efforts combinés, nous contribuerons au bien de l'agriculture et à la prospérité de notre pays.

APICULTURE.

SOCIÉTÉ D'APICULTURE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC.

Montréal, 12 novembre 1884.

Conformément à un avis envoyé aux principaux apiculteurs, la première assemblée a eu lieu à Montréal, dans les salles au-dessus de la banque Jacques-Cartier. La réunion était

plus longtemps s'échapper et se perdre un capital qui apporterait le confort et le bien-être à tant de familles?

« Ce mouvement mérite donc tout notre appui, tout notre encouragement, et tous nos efforts devront tendre à développer parmi nos cultivateurs ces connaissances spéciales et scientifiques, sans lesquelles il est impossible de réussir dans l'art si délicat et si précieux de l'apiculture.

« Pour atteindre ce but, de tous les moyens, ceux que nous avons sous considération sont certainement les plus puissants et les plus efficaces. Pour s'en convaincre il suffit de jeter un coup d'œil sur les différents pays qui sont dotés de semblables organisations. Les preuves sont ici superflues, nous sommes tous unanimes sur ce point.

« Nos journaux, a ajouté M. Benoit, toujours comme des sentinelles avancées pour tout ce qui touche de près ou de loin aux intérêts du pays, non seulement approuvent mais proclament l'importance de notre démarche. Nous travaillons pour une noble cause, à nous, Messieurs, de nous montrer à la hauteur de notre tâche.»

Invité à prendre la parole, le Dr G. Leclère, secrétaire du Conseil d'Agriculture exprima combien il était heureux de s'associer avec les personnes présentes pour promouvoir les intérêts des apiculteurs de cette province; que le moyen le plus efficace de vulgariser les meilleures pratiques apicoles était certainement par l'organisation d'une société composée

de tous les apiculteurs du pays, la création d'un bureau central, la convocation d'une convention générale dans laquelle les avantages de cette société seraient clairement exposés, et dans laquelle, outre la discussion, de sujets importants se rattachant spécialement à l'apiculture, les membres zélés pourraient donner des lectures aussi amusantes qu'instructives. Le Dr Leclère fit quelques remarques au sujet des sociétés d'agriculture et d'horticulture sous le contrôle du Conseil d'Agriculture et exprima l'idée de voir cette nouvelle société s'organiser sous les auspices du Conseil d'Agriculture qui ne manquerait pas de l'encourager par tous les moyens possibles. M. Leclère donna ses vues particulières sur l'organisation future de la société et termina ses remarques en souhaitant tout le succès possible à cette entreprise, et en promettant sa plus cordiale coopération.

Après quelques remarques il est unanimement résolu :

1. Qu'un comité soit nommé pour organiser une convention apicole et préparer la constitution et les règlements de la société.

2. Que le comité d'organisation soit composé de MM. Frs. Benoît, J. B. Lamontagne, Dr Geo. Leclère, W. B.

tures sur des sujets se rattachant intimement à l'apiculture.

M. le Dr Geo. Leclère s'inscrit de suite et s'engage à faire une lecture sur l'anatomie et la physiologie de l'abeille, ses habitudes, son industrie, etc., et il se propose d'illustrer cette lecture par des modèles d'anatomie *élastique* du Dr Auzoux, de Paris, et importés par lui pour le Conseil d'Agriculture, aussi par des dessins spécialement préparés pour cette circonstance.

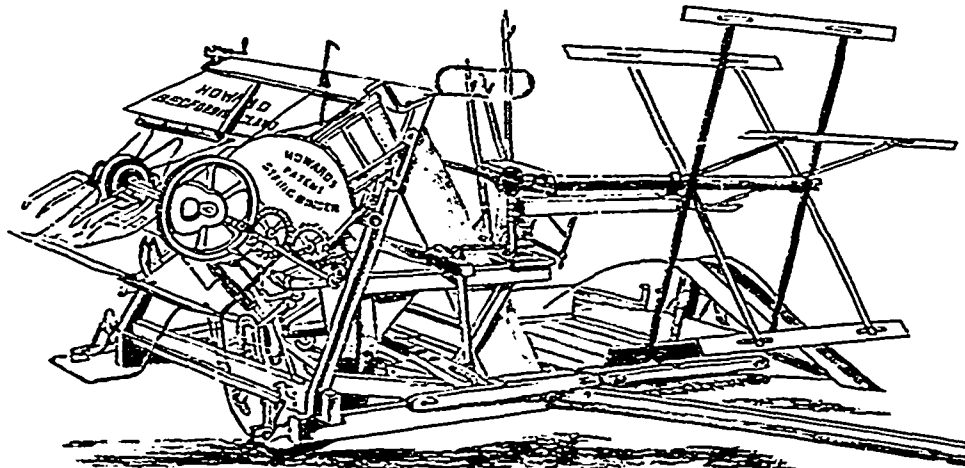
Cette proposition est acceptée avec plaisir et la séance est levée.

Montréal, 27 novembre 1884.

Présents : MM. Frs. Benoît, président, R. McDonald, Frs. J. Lavoie et le Dr Geo. Leclère.

M. Benoît ayant pris le fauteuil, après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière assemblée, insiste sur l'importance de préparer de suite une constitution et des règlements pour la nouvelle société, puis la motion suivante est adoptée :

Que le comité d'organisation soit prié de préparer de suite la constitution et les règlements de la future " Association



MOISSONNEUSE-LIEUSE DE MM. HOWARD.

Nantel, R. McDonald, Ed. Graves et Frs. Lavoie.

M. le Dr Leclère met son bureau à la disposition du comité pour y tenir ses réunions.

Un vote de remerciements est adopté en faveur de la banque Jacques-Cartier, pour la gracieuse obligeance avec laquelle elle a mis une salle à la disposition de cette assemblée.

Et la séance est levée.

Montréal, 18 novembre 1884.

Le comité d'organisation de la société d'apiculture s'est réuni aujourd'hui dans le bureau du Conseil d'Agriculture.

M. Frs. Benoît occupe le fauteuil. Présents : Dr Geo. Leclère, MM. J. B. Lamontagne, R. McDonald, W. B. Nantel et Frs. Benoît. Après discussion sur les meilleurs moyens à prendre pour assurer la création et l'existence d'une société d'apiculture en cette province, il est unanimement résolu :

Que le comité d'organisation soit chargé de prendre les moyens les plus pratiques pour inviter tous les apiculteurs de cette province à se réunir dans une convention apicole qui devra avoir lieu au mois de février, à l'époque de notre grand carnaval d'hiver.

Il est aussi résolu d'inviter un certain nombre d'apiculteurs distingués d'assister à cette convention et d'y donner des lec-

apicole de la province de Québec," qui devront être soumis à l'approbation des membres, convoqués en assemblée générale pendant le prochain carnaval.

Une autre motion comportant :

Que le Dr Geo. Leclère soit chargé d'écrire au comité du carnaval pour demander que la réunion de la convention des apiculteurs soit insérée dans le programme officiel du carnaval, est aussi adoptée.

Résolu : Que le comité d'organisation s'adresse aux secrétaires, des différentes sociétés d'agriculture de comtés, pour obtenir le nom et l'adresse des principaux apiculteurs, en vue de les inviter à assister à la convention qui aura lieu pendant le prochain carnaval.

Et la séance est levée.

GEORGE LECLÈRE, Secrétaire *pro tem*.

Métier pour tisser les paillassons.

Nous avons déjà indiqué dans le journal la manière de faire les paillassons en paille pour couvrir les couches-chaudes au printemps.

Ces paillassons en paille sont pesants, difficiles à manier, de peu de durée à cause de la pluie qui les mouille, et qui les fait vite pourrir, vu la difficulté qu'on a à les faire sécher.

Le sulfatage fait bien disparaître jusqu'à un certain point ce dernier inconvénient, mais il n'en laisse pas moins subsister les autres.

Dans une visite que nous avons faite dans les jardins des dames de l'Hôpital-Général, à Québec, au cours de l'été dernier, nous avons vu là, un genre de paillasons qui a attiré tout d'abord nos regards. Ces paillasons sont tout simplement ce que nous appelons dans nos campagnes des *catalognes*, c'est-à-dire des espèces de tapis dont la chaîne est du coton plus ou moins grossier et la tissure des vieilles étoffes, ce que nous appelons des *guenilles*, taillées en bandes étroites et cousues bout à bout.

Pour confectionner ces paillasons on se sert de toutes sortes de guenilles grossières pour la tissure et on remplace le coton des catalognes ordinaires par des ficelles fortes.

On a un métier spécial pour fabriquer ces paillasons, métier dont la gravure ci-jointe donne une bonne idée, et dont voici d'ailleurs une description succincte :

Le métier est fait en bois dur. Il a une longueur de trois pieds, une largeur de trois pieds et une hauteur aussi de trois pieds. Les lames sont complètement en bois ; le nœud dans lequel on passe la chaîne, sur les métiers ordinaires est remplacé par une tortoise de trois lignes carrées pratiquée dans les languettes qui composent les lames, languettes qui ont huit pouces de hauteur, six lignes de largeur et deux lignes d'épaisseur. Le ros est également en bois et posé dans une chasse ordinaire.

Les paillasons confectionnés de cette façon, si on a soin de les faire sécher au besoin, durent très longtemps et sont très faciles à manier. Ils s'adaptent bien aux chassis sur lesquels on les étend et offrent une excellente protection contre le froid.

Nous croyons devoir recommander l'adoption de ces paillasons à tous ceux qui font des couches chaudes. Le métier est peu coûteux à faire, et chacun a sous la main les matériaux nécessaires à leur confection.

Nous sommes redevable de la gravure qui représente le métier et de la description à l'obligeance des dames de l'Hôpital-Général.

J. C. CHAPAIS.

CORRESPONDANCE.

DIVERSES QUESTIONS.

1. Où pourrais-je me procurer des pois nains, et, y a-t-il un nom particulier pour les désigner ?
2. Où peut-on s'adresser pour avoir de la graine de laitue hâtive et bien pommée ? On me dit que celle qui est la plus recherchée porte le nom de *Boston Lettuce*.
3. Pour 80 poules mises en hivernement, est-il nécessaire de garder plusieurs coqs ? dans ce cas, doit-on les mettre tous ensemble avec les poules ou alternativement ?
4. Quel est le remède pour une maladie qu'on remarque chez les poules depuis près de deux ans, et qu'on cherche en vain à expliquer et à guérir : la langue devient toute desséchée ; on a essayé de donner une nourriture fraîche, tel que navets et feuilles de choux, mais il a toujours fallu en venir pour dernière conclusion à couper la langue. Cela se renouvelle tous les quinze ou vingt jours, et aussi bien l'été que l'hiver.
5. On conseille de ne garder que de jeunes poules de 4 et 5 ans, mais à quelle marque peut-on les reconnaître ?
6. On parle avantageusement d'une boîte ou cage pour mettre une volaille qu'on veut engraisser promptement : comment cette boîte est-elle confectionnée ? quelles en sont les dimensions ?

RÉPONSES. - 1. Vous aurez des pois nains d'excellente

qualité en demandant à M. William Evans, grainetier, 93, rue McGill, Montréal, les pois appelés "*Bliss' American Wonder*".

2. La laitue *Boston curled* est celle à laquelle vous faites évidemment allusion. Elle est hâtive, mais de moyenne qualité. Vous aurez absolument ce que vous désirez en demandant chez M. Jas. Vick, grainetier, Rochester, N. Y. (écrire en anglais) la *Early Tennis Ball* qui est une des variétés les plus hâtives et qui en même temps pousse le mieux. Vous en aurez un once pour 15 centins et un bon paquet ordinaire pour 5 centins. Si vous désirez une variété pour forcer en couche-chaude, vous aurez, à la même maison, la *Early Egg*, la meilleure pour cet usage, à 30 centins l'once.

3. Si vous gardez vos poules simplement pour en avoir des œufs pour la table, vous pouvez vous dispenser de garder des coqs avec elles. Si au contraire, vous désirez faire couvrir les œufs, alors, il vous faut des coqs. Pour féconder sûrement tous les œufs de 80 poules il faudrait 7 coqs, c'est-à-dire un coq pour 12 poules. Mais il se présente ici une difficulté, c'est que vos sept coqs vont se battre jusqu'à ce que l'événement que les Anglais appellent *the survival of the fittest*, c'est-à-dire le triomphe du plus fort sur ses six concurrents qu'il sera parvenu à tuer, soit arrivé. Comme vous n'avez pas besoin des œufs de 80 poules pour la reproduction, le mieux est de mettre à part une quinzaine de poules avec un coq, et de choisir les œufs de ces poules pour mettre sous les couvercles.

4. La maladie dont il s'agit est la pépie. Elle est le plus souvent le symptôme d'une maladie fort grave, la diphtérie, mais il arrive aussi que la maladie reste à ce premier degré. Quelques personnes pratiquent et conseillent l'enlèvement de la pellicule blanche et dure qui se forme sur la langue, ce que l'on pratique en passant une grosse aiguille sous cette petite peau, vers le milieu de la langue et en la passant dessous en remontant vers la gorge. D'autres prétendent que cette opération est une oruauté inutile et conseillent un remède qui agit intérieurement et que l'on compose comme suit : Délayez dans un peu d'eau 2½ grains de poudre de quinquina, 2½ grains de rhubarbe en poudre et ¼ de grain de sulfate de zinc. Faites en 4 pilules dont vous donnerez une chaque jour à la poule malade. Donnez avec cela une nourriture fraîche, telle que feuilles de laitues ou de choux. C'est faire subir à l'oiseau une opération cruelle et inutile que de lui couper la langue.

5. Les poules de plus de 4 ans ne valent pas la peine d'être gardées. Une vieille poule se reconnaît généralement à la décoloration de sa crête qui devient rugueuse et à ses pattes qui deviennent rudes, écailleuses et dures au toucher. Le moyen le plus sûr de ne pas se tromper, c'est d'élever soimême ses poules que l'on connaît alors facilement, lorsqu'il s'agit de mettre les vieilles au pot.

6. Les boîtes dont vous parlez et qui ne sont guère employées qu'en France pour l'engraissement des volailles, sont en planche de sapin ou d'épinette d'un pouce d'épaisseur, pour les côtés et le dessus. Quelques-uns cependant font le dessus en toile métallique à mailles d'un demi-pouce, afin que l'oiseau ait plus d'air. Le fond est fait en barreaux plats, larges d'un pouce, et espacés aussi d'un pouce, afin de laisser passer la fiente. Le devant de la boîte est formé d'une planche dans laquelle on pratique un trou assez grand pour que la poule y passe et y remue facilement la tête et le cou et que l'on fixe en coulisse pour pouvoir la lever pour mettre l'oiseau dans la boîte. Le derrière est en barreaux comme ceux du fond et placés à la même distance. La boîte ainsi faite a 9½ pouces de large, 13½ de haut et 20½ de profondeur. On place ces boîtes-là dans une chambre obscure et tempérée. Derant ces boîtes et immédiatement au-dessous du trou

par où les volailles passent leur tête, on met un petit auge destiné à contenir la nourriture et l'eau.

Il va sans dire que les boîtes doivent être placées de manière à ce que les déjections des oiseaux puissent tomber par terre, et il faut enlever ces dernières chaque matin avec soin.

J. C. CHAPAIS.

Traite sur l'élevage.

Seriez-vous assez bon de me dire où je trouverais le meilleur traité pour l'élevage des bêtes à cornes.

Votre très-dévoué, O. S.

RÉPONSE.—Demandez à M. J. A. Langlais, libraire, Saint-Roch, Québec, le traité d'élevage, etc., du Dr Couture, M. V., prix 50c.

Séchage du tabac.

Monsieur le Major Ed. Paul, de Sainte-Anne de Sorel, nous adresse une lettre dont les extraits suivants pourront être utiles à nos lecteurs.

Monsieur le rédacteur,—Je me permets de vous dire un mot à propos de la manière de faire sécher le tabac avec avantage.

Un excellent moyen, c'est de détacher les feuilles. Une fois détachées, elles n'attirent plus la sève du tronc et séchent beaucoup plus vite. Ensuite, au moyen d'une aiguille et d'un gros fil, on enfle les feuilles par douzaine et on les pend, autant que possible, là où la chaleur d'un poêle peut pénétrer.

L'été étant très court et l'automne généralement frais, cette manière d'attacher par petits paquets le tabac et de le faire ainsi sécher est très avantageuse. C'est le meilleur moyen de faire sécher le tabac plus vite, de lui donner une excellente couleur, et de le rendre agréable à fumer.

Je cultive moi-même du tabac appelé : "le PARFUM," et qui vient d'Italie, et c'est comme cela que je le fais sécher.

Je suis, Monsieur le rédacteur,
EDOUARD PAUL,
Sainte-Anne de Sorel.

ECHO DES CERCLES.

Cercle agricole de St-Agapt de Beauvillage, 27 Nov. 1884. Depuis notre dernier rapport nous avons eu deux conférences par des messieurs qui sont venus gratuitement encourager nos efforts.

M. Roy, du département de l'agriculture, nous a donné une lecture très instructive et très élaborée sur le soin à donner aux animaux. Pendant plus d'une heure il nous a parlé avec cette facilité et cette clarté qui dénote des connaissances très étendues sur ce sujet si important.

Dimanche dernier, M. J. C. Chapais, rédacteur du "Journal d'Agriculture," est venu nous donner une conférence très instructive sur la culture des arbres. Malgré ses fatigues et ses nombreuses occupations, ce véritable ami de la cause agricole, n'a pas reculé devant un long voyage pour venir, par ses bonnes paroles et par sa démarche, stimuler l'ardeur de nos braves cultivateurs qui veulent améliorer leur sort et qui ne demandent qu'à s'instruire.

Pendant une heure et demie M. Chapais nous a tenus sous le charme de sa parole facile et convaincue. Par ses réparties fines, il a su amuser tout en instruisant.

M. Chapais nous a parlé de la transplantation des arbres, puis il nous a démontré l'avantage de la culture des arbres fruitiers. Il nous a enseigné le moyen de combattre et de détruire les insectes nuisibles à nos arbres fruitiers.

Ce monsieur a terminé sa conférence en donnant des conseils pratiques sur la manière de cultiver en général. Comme toujours la paroisse toute entière assiste à ces conférences qui font tant de

bien. Hélas ! quand donc aurons-nous des conférenciers pour soutenir l'activité de nos cercles ? Oui, personne pourra le nier ; nos gens aiment ces réunions, ils ne se lassent point d'attendre ces conférenciers habiles qui viennent mettre à la portée de toutes les intelligences le fruit de leurs études.

Nous avons vu par les journaux qu'à la Convention de la Société de l'Industrie Laitière, tenue à Saint-Hyacinthe, il a été fortement question des conférenciers et des cercles agricoles. L'assemblée, à l'unanimité a passé des résolutions demandant au gouvernement de soutenir les cercles agricoles par des conférenciers habiles.

Des agronomes et des cultivateurs distingués de toutes les parties de la Province ont appuyé fortement ces résolutions.

Nous avons vu avec plaisir un député distingué par ses talents, son intelligence et son patriotisme approuver les efforts faits depuis quelques années pour améliorer notre agriculture.

Nous osons donc espérer que le gouvernement se rendra enfin à notre juste demande. C'est alors seulement que le succès des cercles sera assuré et que leur marche deviendra facile.

OCT. MONTMINY, secrétaire.

Cercle agricole de Saint-Augustin.—Le cercle agricole de Saint-Augustin, comté de Portneuf, a eu, dimanche soir, le 23 courant, la bonne fortune d'entendre le colonel Rhodes qui, sur une invitation du président du cercle, M. Aug. Bourbeau, a eu la complaisance de se rendre à cette invitation.

L'habile conférencier a su, par le charme de son entretien, tenir suspendu à ses lèvres, pendant plus d'une heure et demie un nombreux auditoire qui l'a applaudi à plusieurs reprises, et il a débuté par un préambule parsemé de réflexions philosophiques sur l'importance et les jouissances de la vie agricole ; puis il a traité longuement de l'élevage et du traitement des vaches et des porcs, en donnant la préférence aux races de Jersey, de Guernesey et surtout à la race canadienne qui leur ressemble beaucoup. Quant à l'élevage des porcs, il a conseillé surtout la race Berkshire, puis il a traité la question des engrais, leurs variétés, leur conservation et les moyens de les augmenter ; toutes choses éminemment pratiques et de nature à produire beaucoup de bien.

C'est un bel exemple de dévouement et d'amour du bien public, pour bien d'autres agronomes distingués, que celui donné avec tant de désintéressement par un homme de la position du colonel Rhodes, qui sait toujours faire les choses royalement. Non content de prodiguer ses peines et son talent, il a distribué, après la séance, aux principaux amateurs, une quantité de tiges et de fleurs qu'il venait de recueillir de ses serres.

Inutile d'ajouter que de chaleureux remerciements lui ont été votés. Son ami et compagnon de voyage, M. Farnigs, a aussi ajouté des remarques fort judicieuses sur les moyens les plus faciles de détruire et ramasser le chiendent et la manière d'opérer pour l'utiliser à la confection des engrais.

Tout le monde est bien d'avis que des conférences comme celle-ci, répétées et répandues dans toute la Province seraient infiniment plus de bien, régénéreraient notre agriculture bien plus promptement que tous les rouages mis en action jusqu'à ce jour.

(Courrier du Canada). AGRICOLA.

Nous sommes heureux de voir nos idées sur la vache canadienne corroborées par ce nouveau témoignage. Le mérite finit toujours par percer et avant longtemps tous nos agronomes seront convaincus que la vache canadienne est la vache qu'il faut au cultivateur canadien. (REV.)

Cercle agricole No. 2, de Saint-Jacques.—"Le cercle agricole No. 2 de la paroisse de Saint-Jacques de l'Acadian ayant, à sa séance du trente et un août dernier, pris connaissance et sérieusement discuté les résolutions émanées du cercle agricole No. 1 de la dite paroisse de Saint-Jacques de l'Acadian,—lesquelles résolutions ont été publiées dans ce journal au mois d'août dernier, les approuve intégralement. Comme son frère local, il formule l'espérance que tous les cercles agricoles de la Pro-

“ vince de Québec s'uniront à lui pour faire faire à ces résolutions leur chemin L'union fait la force.”

“ Appliquons cet axiome national surtout à l'initiative en matière agricoles; nos gouvernements se laisseront persuader et les réformes seront obtenues.”

“ LE SECRÉTAIRE.”

Cercle agricole de l'Ancienne Lorette.—Séance du 17 décembre 1884. Les quelques centaines de personnes qui assistaient, mercredi soir, à la séance de notre cercle agricole se rappelleront longtemps et les heures agréables qu'elles y ont passées et les bons conseils qu'elles ont reçus des personnages éminents qui ont bien voulu nous honorer de leur visite et nous donner quelques avis. Il suffira de nommer les honorables MM. Joly et Pierre Garneau, MM. E. Baudet, ex M. P. P., et V. Laurin et le révérend Jos. Octave Faucher, curé, comme ayant pris une part active à cette soirée, dont l'éclat a été de beaucoup rehaussé par la présence de madame Joly, pour ne laisser aucun doute sur le succès qu'elle a obtenu. M. Joly, appelé à prendre la parole, ouvrit la séance en rappelant le souvenir de l'un des amis les plus dévoués de la classe agricole, de l'un de nos membres les plus actifs, le regretté M. Louis Bilaudeau, dont nous avons si vivement ressenti la perte.

Puis partant de ce principe que “ce qui vaut la peine d'être fait vaut la peine d'être bien fait,” le savant monsieur nous fait voir que vu le peu de temps que laisse à l'agriculteur pour améliorer ses terres, notre climat, l'on cultive généralement trop de terre à la fois. Il vaudrait mieux cultiver une moins grande étendue et la cultiver mieux.

Si l'on comprenait mieux cette théorie et surtout si l'on savait l'appliquer dans la pratique, l'on verrait de beaucoup diminuer l'émigration, attendu que presque tous les cultivateurs possèdent assez d'arpents de terre pour établir tous leurs fils, si l'on savait tirer de cette terre tout ce qu'elle peut donner par une culture intelligente et raisonnée.

Il est pénible de constater que la plupart de nos cultivateurs ne savent pas retenir leurs fils pour les aider dans la culture de ces terres qui ne demandent qu'un peu de travail bien fait pour produire dix fois plus qu'elles ne produisent.

Toutefois, on constate avec plaisir que de nos jours l'on cultive mieux qu'il y a quelques années, grâce aux cercles agricoles et aux journaux d'agriculture, qui sont répandus presque partout; grâce aussi à certaines personnes qui profitent des avantages que leur a distribués la Providence pour donner à leurs voisins de bons exemples.

Après M. Joly, M. P. Garneau est appelé à prendre la parole. M. Garneau a été très heureux dans les quelques remarques et les avis qu'il a adressés aux membres du cercle, qui sont très reconnaissants envers M. Garneau de ce qu'il a bien voulu laisser ses nombreuses occupations pour venir passer une soirée en famille avec eux.

Puis M. Beaudet nous démontre combien est noble l'état d'agriculteur, quelle satisfaction procurent les succès qui ne manquent pas de couronner les efforts de ceux qui travaillent avec énergie et persévérance. Et s'adressant particulièrement aux jeunes gens, M. Beaudet leur fait voir jusqu'à quel point se trompent ceux qui pensent qu'il vaut mieux aller tenter fortune aux États-Unis que de se diriger vers le lac St-Jean, où tant de jeunes gens pourraient se procurer une honnête aisance que leur donne bien rarement le travail pénible qu'ils sont quelquefois obligés de faire chez nos voisins.

M. le docteur Laurin, président honoraire du cercle, se fait ensuite l'interprète de tous en remerciant de tout cœur MM. Joly, Garneau et Beaudet, et termine en émettant l'idée qu'il est d'un intérêt immense, qu'il est même essentiel au maintien des cercles agricoles que un ou plusieurs conférenciers soient nommés et soutenus par le Gouvernement.

Enfin M. le curé de la paroisse de l'Ancienne Lorette, corroborant ce qu'ont dit ses prédécesseurs et à l'appui de leurs enseignements donne aux membres du cercle quelques-uns de ces conseils paternels auxquels ils attachent tant de prix, parce qu'ils les savent dictés par un attachement vrai et sincère.

Puisse cette séance être suivie de plusieurs autres aussi agréables et d'une aussi grande utilité.

H. Octave Roy, S. T. C. A. A. L

Cercle agricole de Sainte-Anne des Plaines, 14 déc., 1884.—Il s'est tenu, en ce jour, une assemblée de plusieurs des principaux cultivateurs de cette paroisse, convoquée par M. O. E. Dalaire, dans le but de former un cercle agricole. M. O. E. Dalaire dit en peu de mots l'importance qu'il y a d'encourager ces utiles causeries sur une question aussi vitale que celle de l'agriculture, et on procéda ensuite à la nomination des présidents, vice-président et secrétaire, et à la formation d'un comité de régie choisi parmi les cultivateurs intelligents et pratiques des différentes parties de la paroisse, et il fut unanimement adopté que le

Révérénd M. J. E. Dugas soit nommé président honoraire.

M. Damase Limoges, cultivateur, président,

M. Joseph Chaumont, vice-président,

M. O. E. Dalaire, instituteur, secrétaire,

Et pour membres du Comité de régie, MM. Ovide Gauthier, Christophe Racine, Joseph Mathieu, J. B. Racine, Joseph Gascon, Désiré Charron, Joseph Thérien, Isidore Gagnon.

M. le président prit son siège et exprima sa satisfaction de voir se former une si belle association et fit remarquer que le début de ces réunions n'est pas très intéressant vu les certaines formalités et nominations à faire; mais il espère que tous se feront un agréable devoir de se rendre à la prochaine séance, à laquelle on s'occupera de choisir les sujets agricoles sur lesquels il serait le plus important de discuter durant l'hiver.

MM. D. D. Gaudet, M. D., F. St-Jacques, M. D., F. Villeneuve, N. P., O. Thérien, étudiant en droit, félicitèrent ensuite MM. les cultivateurs de leur noble démarche, leur souhaitant le meilleur succès.

M. O. E. Dalaire remercia ensuite, au nom du progrès, ceux qui ont bien voulu se rendre à son invitation, et dit qu'il verrait avec beaucoup d'intérêt, se continuer les bonnes résolutions déjà prises.

M. le président ajourna alors la séance à jeudi, le 18 courant.

O. E. Dalaire,
Secrétaire.

Nous présentons nos félicitations aux membres du cercle agricole de Ste-Anne des Plaines. Ils viennent de prendre une courageuse initiative dont ils recueilleront bientôt les heureux fruits. Puissent ils trouver de nombreux imitateurs pendant la nouvelle année que nous commençons. (Réd.)

A VENDRE

BÉTAIL AYRSHIRE,

COCHONS BERKSHIRE,

VOLAILLES PLYMOUTH ROCK

S'adresser à

M LOUIS BEAUBIEN,

16, rue Saint-Jacques, Montréal.

Taureaux Ayrshires

A VENDRE

aux Sociétés d'agriculture et aux fermiers désirant améliorer la race de leurs bêtes-à-cornes, aussi des jeunes taures. Ces dernières ont été engendrées par la meilleure race d'animaux, qui ont pris plusieurs prix en Canada et notamment les premiers prix aux expositions du centenaire de Philadelphie et de Saint-Jean, N. B.

S'adresser à

WM RODDEN, Plantagenet, Ont.